

Chansons Précédées d'un notice sur l'auteur et d'un essai sur ses poésies

Pierre Jean de Béranger

[LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM](http://LIREGRATUITEMENT.COM)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

NOTICE

su»

p. J. DE BERANGER.

BÉRANGER (Pierre-Jean de) naquit à Paris, en 1780, d'une famille pauvre, et qui, comme il le dit lui-même dans une chanson fort piquante, ne doit à aucun titre chevaleresque le de qui précède son nom; Béranger lui a acquis une illustration moins équivoque. Ce fut dans une imprimerie qu'il passa les premières années de sa jeunesse, et qu'il puisa les principes élémentaires de l'éducation. Entraîné vers la poésie par l'irrésistible puissance de son génie, il étudia les règles de la versification, et s'adonna entièrement au genre lyrique, dans lequel il s'est créé une impérissable renommée. Dès 1804 Lucien Bonaparte reconnut dans les essais de Béranger un poète digne de sa protection; mais, forcé bientôt

vj NOTICE SUR BÉRANGER.

après de s'éloigner de la France, il ne put rendre cette protection efficace. Lors de l'organisation de l'université, le modeste Béranger y remplit un emploi de peu d'importance : comme tous les hommes supérieurs, il ne chercha jamais les avantages sociaux que sa célébrité devait lui attirer, et la gloire alla le chercher dans un rang obscur. Il refusa pendant les cent jours les fonctions de censeur: les émoluments considérables attachés à cet emploi ne cachèrent point aux yeux de Béranger ce qu'il a d'infamant. Quoique ses chansons eussent depuis long-temps une ré-

putation européenne, un très petit nombre de ces ravissantes compositions avait été imprimé en 1830. A cette époque leur publication eut un succès immense : mais la congrégation , qui préludait alors aux triomphes qu'elle a depuis obtenus, fut scandalisée, et obtint un acte d'accusation contre l'Anacréon de la vieille gloire française; Béranger fut condamné à quelques mois de prison. Depuis ce temps son caractère et son talent ne se sont pas démentis. Voici comment M. Jouy, dans son Essai sur la poésie légère, caractérise les ouvrages de Béranger, qui, suivant M. Benjamin Constant, a été si sublime en croyant faire que des chansons : « Un poète doué de la grâce et de la finesse d'Horace, d'un esprit à la fois philosophique

NOTICE SUR BÉRANGER, ^{ij}

« et satirique, d'une âme vive et tendre, d'un caractère « qui sympathise avec toutes les gloires , avec tous les » maux de son pays, s'assied, la lyre en main, sur le « tombeau des braves, et fait répéter à la France en deuil « les plaintes harmonieuses qu'il exhale dans des chants « sans rivaux et sans modèles: j'ai nommé Béranger. « Poète national, il a créé parmi nous ce genre de chan- « sons , et s'est fait une gloire à part dans toutes les au- « très. Par un talent, ou plutôt par un charme qu'il a « seul possédé, il a su rassembler dans des poèmes lyriques « riches de la plus petite proportion la grâce antique et « la saillie moderne, la poésie philosophique et le trait « de l'épigramme, la gaieté la plus vive et la sensibilité « la plus profonde , en un mot tout ce que l'art a de plus « raffiné, et tout ce que la nature a de plus aimable. »

Les nouveaux éditeurs des Chansons de Béranger croient devoir ajouter à cette notice [^] empruntée à la Biographie des Contemporains , un fragment du plaidoyer de M. Berville lors du

procès fait h l'auteur pour la publi cation des pièces de son premier procès, et la péroration du plaidoyer de M. Barthe dans le dernier procès que Béranger vient d'avoir h soutenir.

▼ iij NOTICE SUR BÉRANGEB.

FRAGMENT DU PLAIDOYER DE M. BERYILLE

« Liltérateur aussi distingué par ses talents que par ses qualités morales , c'est de tous les écrivains de cette époque celui qui peut-être a fait faire le plus de progrès an genre qu'il a cultivé; po^ ingénieur, philosophe aimable, portant la pauvreté avec noblesse, et la c^brité avec modestie... Dile&^moi , n'y a-t-il pas quelque chose de barbare à tourmenter ces hommes d'élite à qui nous devons tant de plaisk«, à qui la France devra peut-être quelque gloire? N'est-ce pas une espèce de sacrilège de les harceler par des persécutions , de troubler leurs loisirs si fertiles , de fatiguer leur existence, de flétrir leur génie? Mieux inspirés que nous, les anciens révéraient les bons poètes; ils les nommaient des hommes divins ; ils les regardaient comme des êtres sacrés; ils dévouaient aux furies quiconque osait offenser ces favcHris des dieux. Si Platon, plus austère, bannissait les poètes de sa république, il ne les envoyait point en prison; il les couronnait de roses, et les reconduisait à la frontière aux sons d'une musique harmonieuse : on ne pouvait donner un congé d'une manière plus aimable. Jusque dans ses sévérités Platon respectait les dons brillants de la nature dans ceux qu'elle en avait favori-

NONCE SUR BÉBANER.

ses. Et nous aussi, 'messieurs, respectons-les ces hommes précieux ; respectons-les , car la nature en est ayare ; respectons-les, car ils sont la fleur de leur siècle et l'honneur de leur patrie; respectons-les , car ils sont les rois de Fayenir : ib disposent de la postérité, et la postérité prendra parti pour eux. Elle n'a point pardonné cette postérité à Auguste l'exil d'Oyide, à Louis XIY lui-même la disgrâce homicide de Racine; elle a flétri d'un étemel opprobre la main qui donna des fers au chantre d'Armide. Un jour aussi cette postérité s'informerá comment la France a traité son poète, quels honneurs ont été rendus , quelles récompenses accordées , quelles couronnes décernées au riyal d'Anacréon. Quelle sera la réponse ! »

PÉRORAISON DU PLAIDOYER DE M. BARTBE.

« Messieurs , vous n*oubliez pas qu'en jugeant le poème vous jugez aussi l'homme ; que vous jugez Béranger; et c'est surtout sous ce rapport que ma cause est belle. Je le demande , quel est le Français qui voudrait briser le moule de l'auteur du Dieu des bonnes gens, qui voudrait anéantir ses écrits ou les condamner à l'oubli? J'aurais tort, il est yrai, d'exprimer deyant vous ce que j'éprouye moi-même d'estime et

X NOTICE SUR BÉRANGER

d'affection pour un caractère qui m est si bien connu. Désintéresse, sans ambition, son g^éoiéna pas même rêvé r Académie; il n a jamais spéculé ni sur son talent ni sur l'intérêt qu'il inspirait;

et quoique son coeur ne craigne pas le fardeau de la reconnaissance, il a pu refuser les offres de l'opulênô, alors même qu'elles étaient dictées par la plus tendre amitié. Sachant dên>ber aux muses le temps que beaucoup d'infortunes ont réclamé, et qu'elles n'ont pas réclamé en vain , ii a pu faire dire à son ame :

Utile au paurre, an riche sachant plaire.

Pour nourrir l'un chez Tautre je quêtai ; J'ai fait du bien , puisque j'en ai fait faire. Ah! mon ame , je m'en doutais.

« Il est vrai que sa muse fière et indépendante, dans ses inspirations patriotiques , a traité souvent le pouvoir sans indulgence. Messieurs , je ne pense pas que le génie ait été jeté au hasard sur la terre, et sans avoir une destination. Béranger a aussi la sienne; il vous l'a dit: Je suis chansonnier. Fronder les abus, les vices , les ridicules; faire chérir la tolérance, la véritable charité, la liberté, la patrie, voilà sa mission. S'il a signalé ce qui lui a paru dange-reux , toutes les infortunes l'ont

NOTICE SUR BÉRANGER. xj

troayë fidèle ; c'est pour lui sur-tout que le malheur a été sacré.

« On la accusé de bonapartisme. Messieurs, lorsque le colosse était encens debout, et avant que le sénat eât parlé, Béranger avait, dans son Bot d'Yvetou critiqué cette terrible et longue guerre, qui aurait pu en- . gloatir la France avec le chef de ses soldats. Béranger n est certes pas un partisan des tyrannies de Tem-pire. Mais quand il a vu le lion renversé, insulté par ceux-là mé-nae qui rampaient à ses pieds , les vicissitudes de cette grande destinée ont ému son ame; une sorte d'intérêt poétique s est em-

paré de lui ; et il a déposé une fleur sur la tombe de celui qui, pendant sa puissance, n'avait obtenu de lui qu'une critique.

« On a parlé, messieurs, de la grandeur actuelle de la France, de l'accroissement progressif de ses libertés; on vous a parlé de nos armées s'illustrant en ce moment même sur le territoire de Grèce pour une cause sacrée. Messieurs, j'ai cru à chaque mot du ministère public entendre l'éloge de Béranger. L'agrandissement progressif de nos libertés! ah! j'en appelle à toutes les consciences, est-il étranger à ces progrès de la civilisation, à ces agrandissements de nos libertés, le poète qui a chanté le Dieu des bonnet gens y qui a flétri Tinto-*

xij NOTICE SUR BÉRANGER.

lérance, et poursuivi de ses vers vengeurs tous les ennemis de ces libertés et de cette civilisation ?

« Vous avez parlé de la Grèce! quels vers, plus que ceux de Béranger, ont rendu chère aux nations la cause de la Grèce moderne; les massacres de Psara, la délivrance d'Athènes, l'ombre d'Anacréon évoquée et récitant une poésie digne d'Anacréon lui-même ! Mais que dis-je? au montent même où il comparait ici en police correctionnelle, où sa liberté est menacée, une sentinelle, dans les forteresses de la Morée, répète peut-être et son nom et ses vers pour exciter ses compagnons d'armes à la défense d'une si belle cause.

« Mais il est un autre titre qui le* recommande à tous les hommes généreux. De tous les sentiments, celui qui honore le plus les nations à leurs propres yeux, aux yeux de l'étranger, c'est le patriotisme, c'est l'amour du pays, la haine de l'invasion étrangère, l'amour des gloires de la patrie. C'est à faire naître, à ré-

chauffer ce noble sentiment, que notre poète excelle. Oui, l'amour de la patrie, l'amour de la France, voilà ce qui, dans ses vers , au milieu des banquets , ou des rêveries de la solitude, a fait battre le cœur de ses concitoyens; voilà ce qui a fait son immense popularité. En quelque lieu qu'il se présente en France, il est sûr de trouver des

NOTICE SUR BÉRANGER. xij

admirateurs, des amis. O vous, messieurs, qui devez représenter le pays , ne dites pas au roi qu'un tel homme n'a pour lui que des injures ; ne dites pas au poète que les autres nations nous envient que la France n'a pour lui qu'une prison. Je compte sur son absolution. »

PAR P. F. TISSOT

Panard s'enivrait et s'endormait à table ; mais le vin et le sommeil lui donnaient des inspirations; et, si on réveillait pour lui demander des couplets , il en produisait de charmants , comme un arbre dont nous agitions les branches laisse tomber les fruits mûrs qu'il porte dans la saison de sa fécondité. Bacchus et Gomme servent aussi d'Apollon à un épicurien qui n'est pas sans ressemblance avec le La Fontaine de la chanson. Supprimez les bons repas à Désaugiers, vous supprimerez sa muse ; le jour où les tonneaux de Champagne ou de Bourgogne seraient réduits pour elle à la lie, vous la verriez sortir de la maison de son hôte comme les amis

> Ce morceau fut publié en 1823.

XYJ SUR LES POÉSIES DE BÉRANGER

et la courtisane infidèle dont parle Horace. Le vin ne fait pas ainsi le génie de Béranger ; convive délicat, il s'humecte à petits coups ', et ne trouve pas ses vers à force de rasades.

Quand Béranger chante sur le ton de Panard , vous ne voyez point en lui cet abandon de l'ivresse qui est une espèce de muse pour quelques hommes ; mais sa franche gaieté éclate sous la direction cachée d'une raison qui ne sommeille jamais. Cette raison habite plus haut que celle de Panard ; l'horizon des idées s'est beaucoup étendu devant elle, et ses tableaux tiennent de la grandeur des sujets dont ils nous représentent l'image. Ainsi deux seuls couplets de la chanson intitulée le 1/ Nouveau Diogène suffisent pour nous apprendre que la Liberté est venue visiter la France, et qu'il existe un congrès de rois qui , au lieu de 'se faire représenter par des ministres, ont voulu régler eux-mêmes les destinées de l'Europe. Puisque j'ai prononcé le nom de Diogène, je ne dois pas taire que j'ai cru voir en notre Béranger quelque chose de ce philosophe orgueilleux de sa pauvreté indépendante et occupé pendant toute sa vie à regarder dans le cœur de l'homme. Aussi les plus fortes

I On trouve dans ce recueil une chanson qui a pour titre les Petits Coups. C'est tout un code de philosophie à la manière d'Hor«ice.

SUR LES POÉSIES DE BÉRANGER. xvii

saillies de Béranger sont encore des peintures de mœurs. Dans ce nombre on peut compter le Sénateur, qui dérida le front de Napoléon lui-même au temps de ses plus grands embarras.

Toutefois la gaieté de Béranger ressemble au comique de Molière, souvent très séieux quand il nous fait rire de nous-mêmes et des autres ; mais, comme le contemplateur , il a pensé au peuple et à tant de gens comme il faut, qui sont peuple aussi. Le petit Homme gris, la Mère aveugle, le Voisin, sont des farces qu'il donne après de bonnes comédies. Le rigorisme y a repris des traits qui ne sont pas exempts de quelque licence; mais la cour de Louis XIV a permis à Molière bien des choses que notre prudence de nouvelle date repousserait aujourd'hui, sans qu'on pût inférer justement de ces scrupules que nos mœurs fussent préférables à celles de nos devanciers. Disons cependant à Béranger qu'il ne lui est presque plus permis de faire des couplets grivois ou des chansons de table, à moins qu'il ne les réserve pour chasser quelque maladie noire dont un ami se trouverait attaqué. Nous lui passerons encore quelques boutades , pourvu qu'elles soient des remèdes efficaces , comme la gaieté de ce Carlin de la Comédie italienne qui guérissait du spleen.

xviiij SUR LES POÉSIES DE BÉRANGER.

Béranger laisserait encore un nom, même quand il ne serait que le rival des Panard et des Colé; mais il y a plus en lui qu'un membre de cet ancien caveau, si bien surnommé l'Académie du plaisir par M. Etienne. Béranger est un poète choisi pour ressusciter l'ode grecque et rétablir l'antique accord du chant avec la langue des dieux. Il est venu rendre populaires , par le secours de la musique, des compositions qui auraient pu rester renfermées dans le cercle étroit des premières classes de la société. Sous ce rapport Béranger a rendu un service à la littérature, à la poésie, à la raison, et beaucoup fait pour sa gloire. Les noms qui passent à la postérité par l'entremise d'un peuple ne meurent jamais.

En revenant aux exemples des anciens, Béranger ne porte aucune entrave ; il a même poussé plus loin qu'eux la liberté de prendre tous les tons , soit pour éviter l'uniformité, soit pour mieux représenter la nature, dans laquelle une scène du genre le plus élevé touche à une scène familière. C'est ainsi que vous lirez V Opinion et la Complainte de ces Demoiselles auprès de l'ode intitulée mon Ame, qui ressemble à un hymne de Simonide. Ici la raison elle-même ordonne de pardonner des choses dont la pudeur s'alarme, parceque sans elles la littérature manquerait de l'une des plus utiles censures d'un

SUR LES POÉSIES DE BÉRAISGEB. xi[^]

grand scandale qui devait être puni par un poète citoyen. Observons que le ton plaisant pouvait seul permettre les libertés dont le sujet avait besoin pour produire l'effet désiré. La leçon était sanglante, et cependant elle ne parut pas odieuse comme certains traits d'Aristophane, parceque la satire de Béranger ressemble à celle de La Fontaine : en effet on sent de la bonhomie jusque dans ses plus grandes colères.

Au reste, si l'on pouvait en vouloir un moment à Béranger, on ne lui garderait pas long-temps rancune en voyant combien les affections douces et tendres dominant dans ses compositions. Si j'ouvre Anacréon, je trouve un homme occupé de lui seul , qui ne pense qu'à sa coupe ou à sa maîtresse. Il y a toujours un ami en tiers dans les plaisirs de Béranger ; l'amitié est sans cesse auprès de lui pour recevoir ces confidences de l'amour qui ont tant de prix pour les cœurs sensibles. Qu'un ami de Béranger tombe dans le malheur, il obtiendra du poète des tributs que la puissance et la richesse essaieraient en vain de payer au poids de l'or et des honneurs, u Je n'ai jamais flatté que l'infortune » est la devise de

Béranger; il ignore sur -tout comment on supprime l'éloge de Gallus.

Les élégantes compositions, les vers polis d'Horace,

XX SUR LES POÉSIES DE BÉRANGER

les brillantes descriptions de Properce, les tendres supplications de Tibulle, nous inspirent fort peu d'intérêt pour les femmes dont ils ont porté les chaînes : personne n'envie le sort des amants de Pyrrha , de Ginthie, et de Némésis ; mais la Lisette de Bâ'anger, simple , tendre, sensible, et pourtant friponne, a un charme particulier : on croit au bonheur de son poète. Et puis comme il lui parle d'amour ! Tantôt c'est l'accent de Parny qui invite Éléonore à venir habiter les champs; tantôt c'est le ton de Voltaire dans l'épître des Tu et des Vous ; ailleurs on dirait de Ghailieu devenu plus sensible, mêlant la gaieté d'un convive heureux à des souvenirs politiques , et baissant ensuite humblement la tête sous le joug présenté par sa maîtresse. Ce dernier trait rappelle la chanson qui a pour titre la République; chanson

^ pleine de grâce et d'originalité, qui contient sous des formes légères des allusions aux plus grands évènements du siècle.

Par une certaine habitude de mélancolie qui fait le charme de son talent, Béranger aime à devancer le cours des ans et à jeter ses regards au-delà des bornes de sa vie. Ce retour triste et doux sur un passé qui est encore

\r du présent lui a inspiré le bon Vieillard , la plus pure peut-être de ses compositions. Les souvenirs, les senti-

SUR LE3 POÉSIES DE BÉRANGER. xxj

ments, les espérances, les délicatesses du cœur, l'amour sacré de la patrie, font de cette ode une pièce achevée, a^ dont il n y a de modèle ni dans l'antiquité ni chez les modernes : on ne peut la lire sans répandre des larmes. A l'exemple de TibuUe, Parny a interrompu les transports d'une passion fortunée pour chanter sa mort ; Bélanger, non moins touchant, adresse en quelque sorte ses dernières volontés à sa maîtresse. Encore jeune et jolie, il en fait une bonne vieille qui pleure son ami. L'esprit adopte avec plaisir cette fiction attendrissante; mais comme l'intérêt s'élève et sort du cercle étroit des choses personnelles quand le poète termine ses adieux en reportant notre pensée sur les malheurs de la patrie ^ et l'espérance de l'immortalité !

Béranger n'aflPecte pas tel ou tel état de l'ame pour complaire à son talent; il cède à ses impressions , et ses ouvrages en portent l'empreinte. Triste aujourd'hui, il fait une ode élégiaque comme celle d'Horace sur la mort de Quintilius; demain le ciel sourit, son imagination prend les riantes couleurs de l'horizon, et enfante des rêves de bonheur. Alors il invente, il compose, il écrit à la manière des Grecs, sans penser à imiter personne. Que sont les Souhairs tant vantés d'Anacréon auprès de " la chanson du Petit Oiseau , où le sourire est toujours

xxij SUR LES POÉSIES DE BÉRANGER.

près des larmes? Cest le même genre de mérite qui donne tant de prix à t Aveugle de Bagnoletf le Bêlisaii'e de la chanson. On retrouve encore la teinte d'une douce sensibilité dans la chanson si originale des Étoiles qui

^ fibèhty et dans la pièce intitulée ma Lampe y l'un des éloges les plus heureux et les plus délicats que le talent ait jamais inspirés au talent. Mais Béranger ne chante pas long-temps sur le même ton ; tout-à*coup il nous réveille par de piquantes peintures de mœurs , pai* des portraits ressemblants qui étincellent de verve, de rai-

^ son, et de gaieté: témoin le Marquis de Carabas^ qui a couru toute la France , le Prince de Navarre y et le Vilain ,

^ auxquels il oppose la Vivandière ^ création neuve et propre à éterniser de race en race le souvenir de la gloire

t^ des armes françaises. Béranger diffère de tous ceux qui l'ont précédé; ses plaisanteries sont des choses sérieuses, et présentent parfois des traits sublimes sous une forme familière qui les grave dans le cœur du peuple. Cet artifice de cacher de grandes pensées sous un langage plaisant et simple fait le mérite de la chanson du

V Roi d Yvetot, qui était encore une action méritoire. L'Europe était muette devant Napoléon à la tête d'un million de soldats ; un simple citoyen sans appui , caché dans l'ombre d'un bureau où il occupait une place nécessaire

SUR LES POÉSIES DE BÉRANGER. xxiij

à son existence, osa faire, dans un apologue charmant, la censure du règne entier d'un conquérant.

Quelquefois Bëranger sort de son siècle, et c'est pour nous offrir, dans une pièce vraiment lyrique, l'image de Louis XI semblable à un pâle fantôme et cherchant à retrouver un sourire dans le spectacle du bonheur des villageois. Cette chanson, ou plutôt

cette ode, d'une forme et d'un ton inconnus avant Béranger, commence ainsi :

Heureux villageois, dansons; Sautez, fillettes Et garçons.

Unissez vos joyeux sons, Musettes et chansons !

A ce couplet, qui revient sans cesse conune un refrain , succèdent ces admirables traits :

Notre vieux roi , caché dans ces tourelles , Louis, dont nous parlons tout bas.

Veut essayer, au temps des fleurs nouvelles, S'il peut sourire à nos ébats.

Quand sur nos bords on rit, on chante, on aime,

Louis se retient prisonnier ; 11 craint les grands, et le peuple, et Dieu même:

Il craint sur-tout son héritier.

xxiv SUR LES POÉSIES DE BÉRANGER.

Malgré nos chants il se trouble, il frissonne:

L'horloge a cause son effroi.

Ainsi toujours il prend l'heure qui sonne

Pour le signal de son beffroi.

Je demande si le Tibère de Tacite est mieux peint et sur-tout mieux puni que le Louis XI de Béranger; je demande si jamais personne a conçu un tableau plus effrayant et plus habilement contrasté. C'est ici qu'il faut remarquer que Béranger fait entrer

tous les genres dans la chanson , comme La Fontaine les a tous introduits dans la fable. Il excelle sur-tout à trouver un cadre, à inventer une action où il jette ses personnages d'une manière dramatique. Le plus souvent il se met lui-même en scène, et cette nouvelle ressemblance avec le fabuliste ne lui réussit pas moins qu'au bon homme. Le moi y si déplaisant de sa nature, le moi qui impatiente quelquefois jusque dans Montaigne, malgré la grâce et l'abandon de sa causerie philosophique, nous plaît dans La Fontaine et dans Béranger. Pourquoi faisons-nous en leur faveur cette exception à une règle générale et défendue par la susceptibilité de notre amour-propre? parceque leur moi nous paraît exempt d'égoïsme, d'amertume, et de vanité : les confidences de ce moi si aimable dans leurs bouches sont de naïves révélations du cœur humain.

|SUR LES POÉSIES DE BÉRANGER. xxv

Toutes les affections légitimes, tous les sentiments généreux, le respect des lois, de l'humanité, la tolérance, la philosophie, la croyance d'un Être suprême, les sublimes épreuves de l'âme, éclatent dans les vers de Béranger comme elles régissent dans son cœur ; mais une passion ardente paraît y dominer, c'est l'amour de la patrie. Cette passion est sa première muse; elle entre dans toutes ses compositions en se prêtant à toutes les métamorphoses que le sujet demande. Comment ne pas se sentir ému des adieux à la gloire de la France, exprimés dans la pièce qui a pour titre: Plus de Politique? Vit-on jamais de détour plus ingénieux que celui du poète? Il a dû abjurer la politique aux genoux de sa maîtresse, et ne cesse de l'entretenir des grandeurs , des exploits , et des revers de notre pays. L'amour de la patrie respire avec tout ce que le regret d'une séparation cruelle peut y ajouter

de touchant, soit dans la chanson de f Exilé, soit dans celle du Champ dt asile, La première excite de douces larmes ; la seconde fait battre le cœur, et le pénètre de cette admiration que nous causent le souvenir des grandes choses et les hautes inspirations. Mais il fallait qu'une révolution eût heu , qu'un empire fût c)Jëé, que la France devînt la maîtresse du continent, qu'elle tombât du faîte de la gloire, que quelques uns

xxvj SUR LES POESIES DE DÉRANGER.

de ses défenseurs se vissent condamnés à Texil , que des Européens allassent demander asile à des Sauvages, pour que cette composition pût exister. C'est bien là le cas de dire; « Que de choses dans une chanson! »

Une autre ode du poète national commence par cette invocation que l'on ne trouve dans aucun poète d'Athènes déchue du sceptre.de la Grèce, mais grande encore par le génie , l'éloquence , et les arts : •

Reine da monde , ô France ! ô ma patrie !

Soulève enfin ton front cicatrise.

Sans qa*à tes yeux leur gloire en soit flétrie , . De tes enfants l'étendard s'est brise.

Quand la fortune outrageait leur vaillance , Quand de tes mains tombait ton sceptre d'or.

Tes ennemis disaient encor :

Honneur aux enfants de la France !

^ lie Cinq Mai me parait une chanson de génie; elle honore le talent et le cœur du poète. Rien de plus heureusement inventé que l'opposition de ce grand débris de la fortune, solitaire et mourant sur le rocher de .àSainte-Hélène*, avec un pauvre soldat qui reverra du moins la France, où la main d'un fils lui fermera les yiBux ; mais ce qu'il faut sur-tout louer dans le poète c'est que son tribut de regrets à un horarme extraordi-

SUR LES POÉSIES DE BÉRANGER. xivij

naire et tombé de si haut devienne à tout moment le sujet d'un chant pour la patrie.

Dans une autre ode, quelquefois sublime, le poète, parlant à son ame prête à partir pour le séjour de l'immortalité, chante encore la gloire de la France dont il va rejoindre les héros. Quelle haute inspiration dans cette strophe î

Cherchez aa-dessus des orages •

Tant de {rnerriers morts à propos ,

Qui, se déroband aux outrages,

Ont au ciel porté leurs drapeaux.

Pour conjurer la foudre qu'on irrite, Unissez-vous tous à ces demi-dieux :

Ah ! sans regret , mon ame , partez vite ; En souriant remontez dans les cieux.

On trouve aussi dans la Sainte- Alliance des peuples un hommage à la France et à toutes les familles du genre humain, que le poète veut réconcilier aux accords de sa lyre, et rallier au nom de

cette paix universelle, le rêve d'une belle ame. Ni l'antiquité ni les modernes , jusqu'à notre époque, n'auraient pu concevoir cette création, qui appartient tout entière à des idées et à des événements d'un ordre nouveau dans le monde. L'auteur fait descendre la Paix sur la terre pour conseiller au peuple le traité d'une éternelle amitié. Après de sages réflexions

xxviiij SUR LES POÉSIES DE BÉRÂNGER.

sur les maux que la guerre cause à rhumanité, la déesse s'exprime ainsi :

« Oui t libre enfin , que le inonde respire ; Sur le passe jetez un voile épais.

Semez vos champs aux accords de la lyre ; L'encens des arts doit briller pour la Paix.

L'espoir riant, au sein de l'abondance, Accueillera les doux fruits de l'hymen.

^ Peuples , formez une Sainte-Alliance ,

Et donnons-nous la main. »

Ainsi parlait cette viei^^e adorée, Et plus d'un roi répétait ses discours :

Gomme au printemps la terre était parée , L'automne en fleurs rappelait les amours. Pour rétran^rer coulez, bons vins de France:

De sa frontière il reprend le chemin.

Peuples, formons une Sainte- Alliance, Et donnons-nous la main.

Tel est Béranger, tel est le poète dont je songeais depuis longtemps à caractériser les productions : sa réputation n'avait pas besoin de mon secours ; mais il était peut-être utile de signaler à l'attention des amis de la littérature un homme qui s'est ouvert une route nouvelle, un écrivain indépendant de tout autre joug que celui de la raison , original sans étrangeté, éminemment Français sans être l'imitateur d'aucun écrivain de son

SUR LES POÉSIES DE BÉRANGER. xxh

pays , rempli d'inspirations heureuses qu'il féconde par la méditation, et faisant difficilement des vers faciles. J'ai encore voulu rappeler aux écrivains , par l'exemple de Béranger, qu'il faut absolument être de son siècle pour obtenir des succès durables et populaires, et que vouloir faire reculer la raison humaine par des productions marquées au cachet des temps , des erreurs et des préjugés qui ont péri sans retour, serait compromettre toutes les nobles espérances du talent. Les jeunes poètes pourront encore apprendre dans Béranger que le défaut de variété nuit à nos odes , à toutes nos pièces du genre sublime ou sérieux : une fois élevés dans les airs, nous y voulons toujours rester, et les yeux se fatiguent à nous suivre. Semblables au cygne d'Ismène, nous ne savons pas descendre du ciel ; nous semblons oublier qu'Horace, qui s'élève parfois aussi haut que Pindare, sait abaisser son vol, et ne paraît que plus grand lorsque, avec une modestie pleine de grâce, il se compare à l'abeille errante parmi les jBeurs des bosquets de Tivoli.

Uniquement occupé de considérations littéraires , n'ayant voulu encourir aucune censure, réveiller aucune passion, ni blesser une seule convenance, nous avons omis à dessein un certain

nombre de chansons de Béranger qui auraient pu donner lieu à quelques

nxx SUR LES POÉSIES DE BÉRANGER.

remarques utiles peut-être. Il nous suffit d'avoir essayé de peindre un des premiers poètes de notre époque. La critique nous demandera si ce poète est sans reproches. Non, sans doute ; mais ses défauts ne sont pas de nature à devenir contagieux, tandis que ses beautés peuvent en produire d'autres et féconder le génie de ses successeurs. Rien ne nous ordonne d'agir avec un écrivain naturel et vrai comme envers un brillant corrupteur du goût et du bon sens. Dispensons-nous donc du soin de remarquer dans Béranger des taches que la critique n'aura pas manqué de découvrir avec ses yeux de lynx, plus habile à voir les fautes que les perfections, et réservons-nous le droit de répéter en confiance, à Toreille de Tamitié, ces conseils du cœur que le talent reçoit toujours avec reconnaissance.

NOVEMBRE

Pourquoi les libraires ne cessent-ils de vouloir des préfaces, et pourquoi les lecteurs ont-ils cessé de les lire? On agite tous les jours, dans de graves assemblées, une foule de questions bien moins importantes que celle-ci, et je me propose de la résoudre dans un ouvrage en 3 volumes m-8°, qui, si l'on en permet la publication, pourra amener la réforme de plusieurs abus très dangereux. Forcé en attendant de me conformer à l'usage, je me creusais la tête depuis un mois pour trouver le moyen de dire au public, qui ne s'en soucie guère, qu'ayant fait des chansons je

prends le parti de les faire imprimer. Le Bourgeois-Gentil-homme, embrouillant son compliment à la belle comtesse, est moins embarrassé que je ne l'étais. J'appelais mes amis à mon aide; et l'un d'eux

XXX ij PRÉFACE.

profond érudit, vint il y a quelques jours m'offrir, pour mettre en tête de mon recueil, une dissertation qu'il trouve excellente, et dans laquelle il prouve que les flonflons, les fariradondé, les tourelouriboy et tant d'autres refrains qui ont eu le privilège de charmer nos pères, dérivent du g^rec et de Fhébreu. Quoique je sois ignorant comme un chansonnier, j'aime beaucoup les traits d'érudition. Enchanté de cette dissertation, je me préparais à en faire mon profit, ou plutôt celui du libraire, lorsqu'un autre de mes amis, car j'ai beaucoup d'amis (c'est ce qu'il est bon de consigner ici, attendu que les journaux pourront faire croire le contraire); lorsque, dis-je, un de mes amis, homme de plaisir et de bon sens, m'apporta d'un air empressé un chiffon de papier trouvé dans le fond d'un vieux secrétaire.

C'est de l'écriture de Collé ! me dit-il du plus loin qu'il m'aperçut. « J'ai confronté ce fragment » avec le manuscrit des Mémoires du premier de nos chansonniers, et je vous en garantis l'authenticité. Vous verrez en lisant pourquoi il n'a « pas trouvé place dans ces Mémoires, qui ne

PRÉFACE. xxùij

u contiennent pas toujours des choses aussi raia sonnables. »

Je ne me le fis pas dire deux fois; et je lus avec la plus grande attention ce morceau, dont le fond des idées me séduisit telle-

ment que d'abord je ne m'aperçus pas que le style pouvait faire douter un peu que Collé en fût l'auteur.

Malgré toutes les observations de mon ami le savant, qui tenait à ce que j'adoptasse sa dissertation 5 je fis sur-le-champ le projet de me servir pour ma préface de ce legs que le hasard me procurait dans l'héritage d'un homme qui n'a laissé que des collatéraux.

Ceux qui trouveront ce petit dialogue indigne de Collé pourront s'en prendre à l'ami qui me l'a fourni, et qui m'a assuré devoir en déposer le manuscrit chez un notaire, pour le soumettre à la confrontation des incrédules. Ces précautions prises , je le transcris ici en toute sûreté de conscience.

JANVIER

(Je prends la libci té de substituer le nom de Collé au moi qui se trouve

dans tou^ le dialogué.)

LE CENSEtR.

Voici, monsieur, mon approbation pour votre Théâtre de Société. Il contient des ouvrages charmants.

COLLÉ

Et mes chansons, monsieur, mes chansons, comment les avez-vous traitées?

LE CENSEUR

Vous me trouvere» sévère. Mais je ne puis vous dissimuler que le choix ne m'en paraît pas sagement fait.

COLLÉ

Connaissez-vous quelque bonne chanson que j'aurais omise?

œNVERSATION, etc. xxxv

LE CENSEUR.

J'ai été au contraire forcé d'indiquer la suppression d'un grand nombre.

COLLÉ , feuilletant son manuscrit.

Quoi, monsieur! vous exigez que je retranche...

(Ici le papier endommagé ne permet que de deviner le titre des chansons supprimées par le censeur.)

LE CENSEUR

Vous n'avez pas dû penser que cela passerait à la censure.

COLLÉ

Elles ont bien passé ailleurs.

LE CENSEUR

Raison de plus.

COLLÉ

Pardonnez; je ne connaissais pas bien encore les raisons d'un censeur.

LE CENSEUR

Examinons avec sang-froid les deux genres de chansons qui m'ont contraint à la sévérité. D'abord pourquoi, dans des vaudevilles, mêlez-vous toujours quelques traits de satire relatifs aux circonstances ?

xxxvj œNVEfISATiON

COLLÉ

Que ne me demandez-vous plutôt pourquoi je fais des vaudevilles ? La chanson est essentiellement du parti de l'opposition. D'ailleurs , en frondant quelques abus qui n'en seront pas moins éternels, en ridiculisant quelques personnages à qui l'on pourrait souhaiter de n'être que ridicules , ai-je insulté jamais à ce qui a droit au respect de tous ? Le respect pour le souverain paraît-il me coûter?

LE CENSEUR

Mais les ministres, monsieur, les ministres! Si à Naples l'on peut sans danger offenser la Divinité, il n'y fait pas bon pour ceux qui parlent mal de saint Janvier.

COLLÉ

Je le conçois: à Naples saint Janvier passe pour faire des miracles.

LE CENSEUR

Vous y seriez aussi incrédule qu'à Paris.

COLLÉ

Dites aussi clairvoyant.

LE CENSEUR

Tant pis pour vous, monsieur. Au fait, de quoi se mêlent les
faiseurs de chansons? Vous en pouvez convenir avec moins de
peine qu'un autre : les chanson-

DE

MAI

Air : Quand un tendron vient en ces lieux.

Il était un roi d'Yvetot

Peu connu dans l'histoire, àSe levant tard, se couchant tôt,

Dormant fort hien sans gloire ; Et couronné par Jeanneton
D'un simple bonnet de coton ,

Dit-on.

Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!

Quel bon petit roi c'était là !

' La , la.

Il faisait ses quatfe repas Dans son palais de chaume,

Et sur un âne , pas à pas , Parcourait son royaume.

Joyeux, simple et croyant le bien ,

Pour toute garde il n'avait rien Qu'un chien.

Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!

Quel bon petit roi c'était là!

Ija, la.

Il n'avait de goût onéreux

Qu'une soif un peu vive ; Mais , en rendant son peuple heureux ,

Il faut bien qu'un roi vive.

Lui-même, à table et sans suppôt, Sur chaque muid levait un pot

D'impôt.

Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!

Quel bon petit roi c'était là!

La, la.

Aux filles de bonnes maisons Gomme il avait su plaire ,

Ses sujets avaient cent raisons

De le nommer leur père :

D'ailleurs il ne levait de ban Que pour tirer, quatre fois l'an ,

Au blanc.

Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!

Quel bon petit roi c'était là !

La, la.

Il n'agrandit point ses états, Fut un voisin commode , Et, modèle des potentats,

Prit le plaisir pour code.

Ce n'est que lorsqu'il expira Que le peuple qui l'enterra

Pleura.

Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!

Quel bon petit roi c'était là !

La, la.

On conserve encor le portrait

De ce digne et bon prince ; C'est l'enseigne d'un cabaret

Fameux dans la province. |

4 /CHANSONS DE BÉAANGER.

Les jours de fête, bien souvent, La foule s*écrit en buvant

Devant:

Oh! obî oh! oh! ah! ah! ah! ah!

Quel bon petit roi c*était là !

La, la.

LA BACCHANTE

AiR: Fournissez un canal au ruisseau.

Cher amant, je cède à tes désirs :

De Champa^e enivre Julie.

Inventons, s'il se peut, des plaisirs ; Des Amours épuisons la folie.

Verse-moi ce joyeux poison ;

Mais sur-tout bois à ta mattresse :

Je rougirais de mon ivresse,

Si tu conservais ta raison.

Vois déjà briller dans mes regards

Tout le feu dont mon sang bouillonne.

Sur ton lit, de mes cheveux épars, Fleur à fleur vois tomber ma couronne.

Le cristal vient de se briser :

Dieux! baise ma gorge brûlante,

Et taris l'écume enivrante

Dont tu te plais à l'arroser.

Verse encor! mais pourquoi ces atours

Entre tes baisers et mes charmes?

Romps ces nœuds, oui, romps-les pour toujours : Ma pudeur
ne connaît plus d'alarmes.

Presse en tes bras mes charmes nus.

Ah! je sens redoubler mon être!

A Tardeur qu'en moi tu fais naître

Ton ardeur ne suffira plus.

Dans mes bras tombe enfin à ton tour;

Mais , hélas! tes baisers languissent.

Ne bois plus , et garde à mon amour Ce nectar où tes feux
s'amortissent.

De mes désirs mal apaisés,

Ingrat, si tu pouvais te plaindre,

J'aurai du moins pour les éteindre

Le vin où je les ai puisés.

CHANSONS DE BEBANGEB.

LE SÉNATEUR

AiB: J'ons ua curé patriote.

Mon épouse fait ma gloire :

Rose a de si jolis yeux !

Je lui dois , Ion peut m en croire^

Un ami bien précieux.

Le jour où j'obtins sa foi

Un sénateur vint chez moi.

Quel honneur!

Quel bonheur !

Ah! monsieur le sénateur, Je suis votre humble serviteur.

De ses faits je tiens registre :

G est un homme sans égal.

L'autre hiver, chez un ministre. Il mena ma femme au bal.

S'il me trouve en son chemin , Il me frappe dans la main.

8 CHANSONS DE BÉRANGËA.

Quel honneur!

Quel bonheur !

Ah! monsieur le sénateur, Je suis votre humble serviteur.

Près de Rose il n est point fade , Et n'a rien de freluquet.

Lorsque ma femme est malade , Il fait mon cent de piquet.

Il m embrasse au jour de l'an ; Il me fête à la Saint-Jean.

Quel honneur!

Quel bonheur !

Ahl monsieur le sénateur, Je suis votre humble serviteur.

Chez moi qu'un temps effroyable Me retienne après dîner.

Il me dit d'un air aimable :

« Allez donc vous promener ; « Mon cher, ne vous gênez pas ,
« Mon équipage est là bas. »

Quel honneur!

Quel bonheur î

Ah! monsieur le sénateur, Je suis votre humble serviteur.

Certain soir à sa campagne Il nous mena par hasard ; Il m'en-
ivra de Champagne, Et Rose fit lit à part :

Mais de la maison , ma foi , Le plus beau lit fut pour moi.

Quel honneur !

Quel bonheur !

Ah! monsieur le sénateur, Je suis votre humble serviteur,

A Tenfant que Dieu m'envoie Pour parrain je l'ai donné.

C'est presque en pleurant de joie Qu'il baise le nouveau-rié ; Et
mon fils, dès ce moment, Est mis sur son testament.

Quel honneur!

Quel bonheur!

Ah! monsieur le sénateur, Je suis votre humble serviteur.

10 CHIKNSONS DE BERAN6ER.

A table il aime qu'on rie ; Mais parfois j'y suis trop vert.

J'ai poussé la raillerie Jusqu'à lui dire au dessert :

On croit, j'en suis convaincu , Que vous me faites c...

Quel honneur!

Quel bonheur!

Ah! monsieur le sénateur, Je suis votre humble serviteur.

L'ACADÉMIE ET LE CAVEAU

CRAHSOIF DE RÉCEPTION AU CAVEAU MODBRRE.

Aïft : Toat le lono de la rivière.

Au caveau je n'osais frapper ; Des méchants m'avaient su tromper.

G est presque un cercle académique, Me disait maint esprit caustique.

Mais , que vois-je ! de bons amis Que rassemble un couvert bien mis.

Asseyez-vous, me dit la compagnie.

Non, non, ce n'est point comme à l'Académie.

Ce n'est point comme à l'Académie.

Je me voyais , pendant un mois , Gourant pour disputer les voix A des gens qu'appuierait le zèle D'un grand seigneur ou d'une

belle :

Mais , faisant moitié du chemin ,

Vous m'accueillez le verre en main.

D*ici l'intrigue est à jamais bannie :

Non, non, ce n'est point comme à l'Académie.

Ce n'est point comme à l'Académie.

Toussant, crachant, faudra-t*il donc, Dans un discours superbe et long.

Dire : Quel honneur vous me faites !

Messieurs , vous êtes trop honnêtes ; Ou quelque chose d'aussi fort?

Mais que je m'effrayais à tort !

On peut ici montrer moins de génie.

Non, non, ce n'est point comme à l'Académie.

Ce n'est point comme à l'Académie.

Je croyais voir le président Faire bâiller en répondant Que l'on vient de perdre un grand homme ; Que moi je le vau, Dieu sait comme. Mais ce président sans façon * Ne pérore ici qu'en chanson :

Toujours trop tôt sa harangue est finie.

* M. Dësaugiers.

Non, non, ce n est point comme à l*Académie.

Ce n'est point comme à l'Académie.

Admis enfin , aurai-je alors , Pour tout esprit, l'esprit de corps
?

Il rend le bon sens, quoi qu'on dise, Solidaire de la sottise ;
Mais dans votre société, L'esprit de corps c'est la gaîté.

Cet esprit-là règne sans tyrannie.

Non , non , ce n'est point comme à l'Académie. Ce n'est point
comme à l'Académie.

Ainsi , j'en juge à votre accueil , Ma chaise n'est point un
fauteuil.

Que je vais chérir cet asile.

Où tant de fois le Vaudeville A renouvelé ses grelots , Et sur la
porte écrit ces mots :

Joie, amitié, malice et bonhomie!

Non , non, ce n'est point comme à l'Académie. Ce n'est point
comme à l'Académie.

LA GAUDRIOLE

Air : La bonne aventure.

Momus a pris pour adjoints

Des limeurs d'école:

Des chansons en quatre points

Le froid nous désole.

Mirliton s'en est allé.

Ah ! la muse de Ck>llé,

G est la gaudriole, Ogué,

C'est la gaudriole.

Moi, des sujets polissons

Le ton m'affriole.

Minerve dans mes chansons

Fait la cabriole.

De ma grand mère, après tout,

Tartufes , j e tiens le goût De la gaudriole,

Oguë, De la gaudriole.

Elle amusait à dix ans

Son maitre d'école.

Des cordeliers gros plaisants

Elle fut l'idole.

Au prêtre qui le xhortait, En mourant elle contait

Une gaudriole , Ogué,

Une gaudriole.

C'était la régence alors ;

Et, sans hyperbole, Grâce aux plus drôles de corps ,

La France était folle.

Tous les hommes plaisaient, Et les femmes se prêtaient

A la gaudriole, Ogué,

A la gaudriole.

On ne rit guère àujourdiui.

Est-on moins frivole ?

Trop de gloire nous a nui ;

Le plaisir s'envole.

Mais au Français attristé Qui peut rendre la gaîté ?

G est la gaudriole, Ogué,

G est la gaudriole.

Prudes , qui ne criez plus

Lorsqu'on vous viole, Pourquoi prendre un air confus

A chaque parole ?

Passez les mots aux rieurs :

Les plus gros sont les meilleurs

Pour la gaudriole, Ogûé,

Pour la gaudriole.

ROGER BONTEMPS

Aïfi : Ronde du camp de Grandpré.

Aux gens atrabilaires Pour exemple donné, En un temps de misères Rogner Bontemps est né.

Vivre obscur à sa cuise, Narguer les mécontents ; Eh gai ! c'est la devise Du gros Roger Bontemps.

Du chapeau de son père, Ck)iffé dans les grands jours , De roses ou de lierre Le rajeunir toujours ; Mettre un manteau de bure , Vieil ami de vingt ans ; Eh gai ! c'est la parure Du gros Roger Bontemps.

Posséder dans sa hutte Une table, un vieux lit, Des cartes, une flûte, Un broc que Dieu remplit.

Un portrait de maîtresse.

Un coflFre et rien dedans ; Eh gai ! c'est la richesse Du gros Roger Bontemps«

Aux enfants de la ville Montrer de petits jeux ; Être un faiseur habile De contes graveleux ; Ne parler que de danse Et d almanachs chantants ; Eh gai ! c'est la science Du gros Roger Bontemps.

Faute ^e vin d'élite, Sabler ceux du canton ; Préférer Marguerite Aux dames du grand ton ; De joie et de tendresse Remplir tous ses instants ;

Ëh Qsâ ! c'est la sag^esse Du gros Roger Bontemps.

Dire au ciel : Je me fie , Mon père , à ta bonté ; Dé ma philosophie Pardonne la gaîté ; Que ma saison dernière Soit encore un printemps ; Eh gai ! c est la prière] Du gros Roger Bontemps.

Vous, pauvres pleins d'envie, Vous, riches désireux, Vous, dont le char dévie Après un cours heureux ; Vous, qui perdrez peut-être Des titres éclatants , Eh gai ! prenez pour maître Le gros Roger Bontemps.

ROMANCE

Musique de M. B. Wilhem.

Je disais au fils d'Épicure :

« Réveillez par vos joyeux chants

m Pamy, qui sait de la nature

« Célébrer les plus doux penchants. •

Mais les chants que la joie inspire

Font place aux regrets superflus :

Parny n est plus !

Il vient d*expirer sur sa lyre :

Parny n*est plus !

Je disais aux Grâces émues .

« Il vous doit sa célébrité.

« Montrez-vous à lui demi-nues ; « Qu'il peigne encor la volupté. »

Mais chacune d'elles soupire Auprès des Plaisirs éperdus.

Parny n'est plus !

Il vient d'expirer sur sa lyre :

Pamy n'est plus !

Je disais aux dieux du bel âge :

« Amours , rendez à ses vieux ans « Les fleurs qu'aux pieds d'une volage « Il prodigua dans son printemps. >»

Mais en pleurant je les vois lire Des vers qu'ils ont cent fois relus.

Pamy n'est plus !

Il vient d'expirer sur sa lyre :

Parny n'est plus !

Je disais aux Muses plaintives .* « Oubliez vos malheurs récents ' ; « Pour charmer l'écho de nos rives , M II vous suffit de ses accents. »

Mais du poétique délire Elles brisent les attributs.

Parny n'est plus !

Il vient d'expirer sur sa lyre :

Parny n'est plus !

■ AUustoa à la nu>rt de Le Bran , de Delille , de Bernardin de Saint- Pierre, de Grétry, etc.

t>2 ' CHANSONS DE BÉRÂNGER.

Il n est plus ! ah ! puisse TEnvie S'interdire un dernier effort ' !

Immortel il quitte la vie ; Pour lui tous les dieux sont d'accord.

Que la Haine, prête à maudire, Pardonne aux aimables vertus.

Parny n'est plus!

Il vient d'expirer sur sa lyre :

Parny n'est plus !

> Autre allusion aux insultes faites à la mémoire de l'auteur de la Guerre des Dieux.

MA GRAND'MÈRE

A.IR : En revenant àé Bâle en Saisie.

Ma grand'mère, un soir à sa fête, De vin par ayant bu deux doigts , Nous disait en branlant la tête :

Que d'amoureux j'eus autrefois !

Combien je regrette

Mon bras si dodu,

Ma jambe bien faite ,

Et le temps perdu !

Quoi ! maman, vous n'étiez pas sage!

— Non vraiment ; et de mes appas Seule à quinze ans j appris
l'usage, Car la nuit je ne dormais pas.

Combien je regrette

Mon bras si dodu,

Ma jambe bien faite ,

Et le temps perdu I

Mattian , vous aviez le cœur tendre ?

— Oui, si tendre, qu a dix-sept ans , Lindor ne se fit pas
attendre.

Et qu'il n'attendit pas long-temps.

Combien je regrette Mon bras si dodu, Ma jambe bien faite ,
Et le temps perdu !

Maman, Lindor savait donc plaire ?

— Oui , seul il me plut quatre mois ; Mais bientôt j estimai
Valère,

Et fis deux beureux a-la-fois.

Combien je regrette Mon bras si dodu.

Ma jambe bien faite.

Et le temps perdu !

Quoi ! maman , deux amants ensemble !

— Oui, mais chacun d'eux me trompa.

Plus fine alors qu'il ne vous semble , J'épousai votre grand-papa.

Combien je regrette Mon bras si dodu ,

Ma jambe bien faite, Et le temps perdu !

Maman , que lui dit la famille ?

— Rien , mais un mari plus sensé Eût pu connaître à la coquille Que Toeuf était déjà cassé.

Combien je regrette Mon bras si dodu , Ma jambe bien faite ,
Et le temps perdu !

Maman, lui fdtes-vous fidèle?

— Ob ! sur cela je me tais bien.

A moins qu'à lui Dieu ne m'appelle, Mon eonfesseur n'en saura rien.

Ck)mbien je regrette

Mon bras si dodu , ^

Ma jambe bien faite,

Et le temps perdu !

Bien tard , maman , vous fûtes veuve ?

— Oui ; mais, grâce à ma gatté, Si leglise n'était plus neuve ,

Le saint n'en fait pas moins fêté.

Combien je regrette Mon bras si dodu, Ma jambe bien faite, Et le temps perdu !

Gomme vous , maman , faut-il faire ?

— Éh ! mes petits-enfants , pourquoi , Quand j'ai fait comme ma grand mère , Ne feriez-VOUS pas comme moi ?

(Combien je regrette

Mon bras si dodu ,

Ma jambe bien faite ,

Et le temps perdu !

. CHANISONS DE BÉRANGER. 27

BONDE DE TABLE

AiB des Bossus.

Lorsque l'ennui pénètre dans mon fort.

Priez pour moi : je suis mort, je suis mort!

Quand le plaisir à grands coups m'abreuyant Gaiment m'assiege et derrière et devant, Je suis vivant, bien vivant, très vivant!

Un sot fait-il sonner son coffre-fort , Priez pour moi : je suis mort, je suis mort ! Volnay, Pomard, Beaune, et Moulin-à-vent ', Fait-on sonner votre âge en vous servant.

Je suis vivant, bien vivant, très vivant!

Des pauvres rois veut-on régler le sort.

Priez pour moi : je suis mort, je suis mort ! En fait de vin
qu'on se montre savant ;

* Noms de différents vins.

28 CHANSONS DE BERANGEB.

Dût-on pousser le sujet trop avant, Je suis vivant, bien vivant,
très vivant!

. Faut-il aller guerroyer dans le Nord, Priez pour moi : je suis
mort, je suis mort!

Que, près du feu, l'un l'autre se bravant.

On trinque assis derrière un paravent.

Je suis vivant, bien vivant, très vivant!

De beaux esprits s'annoncent-ils d'abord , Priez pour moi : je
suis mort, je suis mort!

Mais, sans esprit, faut-il mettre en avant De gais couplets
qu'on répète en buvant.

Je suis vivant, bien vivant, très vivant!

Suis-je au sermon d'un bigot qui m'endort.

Priez pour moi : je suis mort, je suis mort!

Que l'amitié réclame un cœur fervent.

Que dans la cave elle fonde un couvent.

Je suis vivant, bien vivant, très vivant!

Monseigneur entre, et la liberté sort.

Priez pour moi : je suis mort, je suis mort ! Mais que Thémire,
à table nous trouvant.

Avec 1 aï s'égaie en arrivant.

Je suis vivant, bien vivant, très vivant!

Faut-il sans boire abandonner ce bord, Priez pour moi : je suis
mort, je suis mort!

Mais pour m'y voir jeter Tancre souvent.

Le verre en main, quand j'implore un bon vent, Je suis vivant,
bien vivant, très vivant !

LE PRINTEMPS ET L'AUTOMNE

Air:

Deux saisons règlent toutes choses, Pour qui sait vivre en
s'amusing :

Au printemps nous devons les roses , A l'automne un jus
bienfaisant.

Les jours croissent; le cœur s'éveille :

On fait le vin quand ils sont courts.

Au printemps , adieu la bouteille !

En automne, adieu les amours !

Mieux il vaudrait unir sans doute

Ces deux penchants faits pour charmer ;

Mais pour ma santé je redoute

De trop boire et de trop aimer.

Or, la sage[^]esse me conseille

De partager ainsi mes jours :

CHANSONS DE BÉRANGÈRE. 31

Au printemps , adieu la bouteille !

En automne, adieu les amours!

Au mois de mai j'ai vu Rosette, Et mon cœur a subi ses lois.

Que de caprices la coquette M^{*}a fait essayer en six mois !

Pour lui rendre enfin la pareille, J appelle octobre à mon secours.

Au printemps , adieu la bouteille ! En automne, adieu les amours !

Je prends, quitte, et reprends Adèle, Sans façon comme sans regrets.

Au revoir, un jour me dit-elle.

Elle revint long-temps après ; J'étais à chanter sous la treille :

Ab ! dis-je, l'année a son cours.

Au printemps , adieu la bouteille !

En automne, adieu les amours !

Mais il est une enchanteresse Qui change à son gré mes
plaisirs.

32 CHANSONS DE BÉRANCER.

Du vin elle excite l'ivresse, Et maîtrise jusqu'aux désirs.

Pour elle ce n'est pas merveille De troubler l'ordre de mes
jours , Au printemps avec la bouteille, En automne avec les
amours.

GHAMSOSIS DE BÉKAMGER. 33

LA MÈRE AVEUGLE

Aik: Une fille est on oiseau.

Tout en filant votre lin , Écoutez-moi bien , ma fille.

Déjà votre cœur sautille Au nom du jeune Colin.

Craignez ce qu'il vous conseille.

Quoique aveug^{le}, je surveille ; A tout je prête Voreille, Et
vous soupirez tout bas.

Votre Colin n est qu'un traître...

Mais vous ouvrez la fenêtre ; Lise , vous ne filez pas. (bis.)

Il fieit trop chaud, dites- vous ; Mais par la fenêtre ouverte, A
Colin , toujours alerte.

Ne faites pas les yeux doux.

Vous vous plaignez que je gronde :

Hélas ! je fus jeune et blonde ; Je sais combien dans ce monde
On peut faire de faux pas.

L amour trop souvent l'emporte...

Mais quelqu'un est à la porte ; Lise, vous ne filez pas.

C est le vent, me dites-vous ,

Qui fait crier la serrure ;

Et mon vieux cbien qui murmure

Gagne à cela de bons coups.

Oui , fiez-vous à mon âge :

Colin deviendra volage;

Craignez, si vous n'êtes sage,

De pleurer sur vos appas ...

Grand Dieu! que viens-je d'entendre?

C'est le bruit d'un baiser tendre ;

Lise, vous ne filez pas.

C'est votre oiseau , dites-vous , C'est votre oiseau qui vous
baise ; Dites-lui donc qu'il se taise.

Et redoute mon courroux.

CHANSONS DE BÉRÂNGER. 35

Ah ! d'une folle conduite Le déshonneur est la suite ; L'amant
qui vous a séduite En rit même entre vos bras.

Que la prudence vous sauve... , Mais vous allez vers Talcôve ;
Lise, vous ne filez pas.

C'est pour donnir, dites-vous* Quoi ! me jouer de la sorte !

Colin est ici, qu'il sorte, Ou devienne votre époux.

En attendant qu'à l'église Le séducteur vous conduise , Filez ,
filez , filez , Lise , Près de moi, sans faire un pas.

En vain votre lin s'embrouille ; Avec une autre quenouille,
Non , vous ne filerez pas.

• l OO Oo a ao oocB i sn a Bi s a:

LE PETIT HOMME GRIS

Air : Toto , Csrabo

Il est un petit homme Tout habillé de gris ,

Dans Paris , Joufflu comme une pomme, Qui, sans un sou
comptant, Vit content, Et dit : Moi , je m'en ... Et dit : Moi, je m'en ...

Ma foi , moi , je m'en ris) Oh! qu'il est gai (6ts) le petit
homme gris !

A courir les fillettes, A boire sans compter,

A chanter.

Il s'est couvert de dettes ; Mais, quant aux créanciers ,

Aux huissiers.

Il dit : Moi, je m'en ...

Il dit : Moi 5 je m'en ...

Ma foi , moi , je m'en ris ! Oh ! qu'il est gai (bis) le petit homme gris !

Qu'il pleuve dans sa chambre ; Qu'il s'y couche le soir

Sans y voir ; Qu'il lui faille en décembre Souffler, faute de bois.

Dans ses doigts , Il dit : Moi , je m'en ...

Il dit ; Moi , je m'en ...

Ma foi , moi , je m'en ris !

Oh ! qu'il est gai (bis) le petit homme gris !

Sa femme, assez gentille, Fait payer >ses atours

Aux amours ; Aussi, plus elle brille, Plus on le montre au doigt.

Il le voit.

Et dit : Moi , je m'en ...

Et dit : Moi, je m'en ...

38 CHANSONS HE BERÂNGER.

Ma foi , moi , je m'en ris!

Oh ! qu'il est gai (bis) le petit homme gris !

Quand la goutte l'accable Sur un lit délabré,

Le curé, De la mort et du diable , Parle à ce moribond , Qui répond :

Ma foi, moi, je m'en...

Ma foi, moi je m'en...

Ma foi , moi , je m'en ris !

Oh! qu'il est gai (bis) le petit homme gris !

CHANSONS DE BERAMGER. ^

< iuococM it s«iattGgcaaraTi D ir«i:

LES MOEURS DU TEMPS

AïK : Il est toujours le même.

Je sais fort bien que sur moi l'on babille , Que soi-disant

J'ai le ton trop plaisant ;

Mais cet air amusant

Sied si bien à Camille !

Philosophe par goût,

Et toujours et de tout Je ris , je ris^ tant je suis bonne fille.

Pour le théâtre ayant quitté l'aiguille, A mon début,

40 CHANSONS DE BEBANGER.

Craignant quelque rebut, Je me livre en tribut Au censeur
Mascarille ^ Et ce cuistre insolent Dénigre mon talent ; Mais moi
j'en ris, tant je suis bonne fille.

Un sénateur, qui toujours apostille, Dit : Je voudrais

Servir tes intérêts.

Lors j'essaie à grands frais

D'échauffer le vieux drille.

Quoi qu'il fit espérer.

Je n'en pus rien tirer ; Mais j'en ai ri, tant je suis bonne fille.

Un chambellan, qui de clinquant pétille, Après qu'un jour

Il m'eut fait voir la cour.

Enrichit mon amour

De ce jonc qui scintille.

J'en fais voir le chaton :

C'est du faux , me dit-on ; Et moi j'en ris, tant je suis bonne
fille.

CHANSONS DE BÂRANOER. 41

Un bel esprit, beau de Tesprit qu'il pille, Grâce k moi fût

Nommé de l'Institut.

Quand des voix qu'il me dut
Vient l'éclat dont il brille ,
Avec moi que de fois
Il a manqué de voix !
Mais j'en ai ri, tant je suis bonne fille.
Un lycéen, qui sort de sa coquille, Tout triomphant,
Dans ses bras m'étouffant ,
De me faire un enfant
Me proteste qu'il grille ;
Et le petit morveux , r
Au lieu d'un , m'en fait deux ; Mais moi j'en ris , tant je suis
bonne fille.

Trois auditeurs me disent: Viens, Camille, Soupe avec nous ;
Que nous fassions les fous.

J'étais seule pour tous :

L'un d'eux me déshabille.

Puis le vin met dedans

Nos petits intendants ; Et moi j'en ris , tant je suis bonne fille.

Telle est ma vie ; et sur mainte vétille J'aurais ici

Pu g^lisser, Dieu merci!

Dans ses jupons aussi

Je sais qu'on s'entortille;

Mais les restrictions ,

Mais les précautions , Moi je m'en ris , tant je suis bonne fille.

•<ic«isttsi i cttststtjoc p a o ci tt sffriocoisttp oo»

AINSI SOIT-IL

Air : Alléluia.

Je suis devin , mes chers amis ; L avenir qui nous est promis
Se découvre à mon art subtil.

Ainsi soit-il !

Plus de poète adulateur ;

Le puissant craindra le flatteur ;

Nul courtisan ne sera vil.

Ainsi soit-il ! ^j .

Plus d'usuriers, plus de joueurs, De petits banquiers grands
seigneurs , Et pas un conunis incivil.

Ainsi soit-il !

ii CHANSONS DE DÉRANGER.

L amitié, charme de nos jours, Ne sera plus un froid discours
Dont l'infortune rompt le fil.

Ainsi soit-il !

La fille, novice à quinze ans , A dix-huit avec ses amants N exercera que son bahil.

Ainsi soit-il !

Femme fuira les vains atours , Et son mari pendant huit jours Pourra s'absenter' sans péril.

Ainsi soit-il !

L on montrera dans chaque écrit Plus de génie et moins d'esprit , Laissant tout jargon puéril.

Ainsi soit-il !

L'auteur aura plus de fierté, L'acteur moins de fatuité ; Le critique sera civil.

Ainsi soit-il !

On rira des erreurs des grands, On chansonnera leurs agents , Sans voir arriver Talguazil.

.. Ainsi soit-il !

En France enfin renaît le goût; La justice règne par-tout , Et la vérité sort d'exil.

Ainsi soit-il!

Or, mes amis , bénissons Dieu , Qui met chaque chose en son lieu :

Celles-ci sont pour Tan trois mil.

Ainsi soit-il!

L'ÉDUCATION DES DEMOISELLES

AiB : Tra la la la, TAmour est \k.

Le bel instituteur de filles Que ce monsieur de Fënelon !

Il parle de messe et d'aiguilles :

Maman , c'est un sot tout du long.

Concerts , bals et pièces nouvelles Nous instruisent mieux que cela.

Tra la la la, les demoiselles, Tra la la la, se forment là.

Qu'à broder une autre s'applique; Maman , je veux au piano ,
Avec mon maître de musique, D'Armide chanter le duo.

Je crois sentir les étincelles De l'amour dont Renaud brûla.

Tra la la la, les demoiselles, Tra la la la , se forment là.

Qu'une autre écrive la dépense; Maman , pendant une heure
ou deux , Je veux que mon mattre de danse M'enseigne un pas
voluptueux. Ma robe rend mes pieds rebelles :

Un peu plus haut relevons-la.

Tra la la la, les demoiselles , Tra la la la, se forment là.

Que sur ma sœur une autre veille ; Maman , je veux mettre au
salon.

Déjà je dessine à merveille Les contours de cet Apollon.
Grand Dieu, que ses formes sont belles!
Sur-tout les beaux nus que voilà !
Tra la la la, les demoiselles, Tra la la la, se forment là.
Maman , il faut qu'on me marie, La coutume ainsi l'exigeant.
Je t'avoûrai, ma chère amie, Que même le cas est urgent.
Le monde sait de mes nouvelles , Mais on y rit de tout cela.
Tra la la la , les demoiselles , Tra la la la, se forment là.
CHANSONS DE BÉRANGER. i»

MADAME GRÉGOIRE

AiR: C est le gros Thomas.

C'était de mon temps Que brillait madame Grégoire.

J'allais à vin^ ans Dans son cabaret rire et boire ; Elle attirait
les gens Par des airs engageants.

Plus d'un brun à large poitrine Avait là crédit sur la mine.

Ah! comme on entraît Boire à son cabaret !

D'un certain époux Bien qu'elle pleurât la mémoire,

Personne de nous N'avait connu défunt Grégoire ; Mais à le
remplacer Qui n'eût voulu penser?

Heureux Técot où la commère Apportait sa pinte et son verre!

Ah! comme on entraît Boire à son cabaret!

Je crois voir encor Son gros rire aller jusqu'aux larmes,

Et sous sa croix d or L'ampleur de ses pudiques charmes.

Sur tous ses agréments Consultez ses amants :

Au comptoir la sensible brune Leur rendait deux pièces pour une.

Ah ! comme on entraît Boire à son cabaret!

Des buveurs grivois Les femmes lui cherchaient querelle.

Que j'ai vu de fois Des galants se battre pour elle!

La garde et les amours Se chamaillant toujours , Elle, en femme des plus capables.

Dans son lit cachait les coupables.

CHANSONS DE BÉRÂNGER. 51

Ah! comme on entraît Boire à son cabaret!

Quand ce fut mon tour D'être en tout le maître chez elle,

C'était chaque jour Pour mes amis fête nouvelle.

Je ne suis point jaloux:

Nous nous arrangions tous.

L'hôtesse, poussant à la vente.

Nous livrait jusqu'à la servante.

Ah! comme on entraît Boire à son cabaret!

Tout est bien changé :

N'ayant plus rien à mettre en perce,

Elle a pris congé Et des plaisirs et du commerce.

Que je regrette , hélas !

Sa cave et ses appas!

Long-temps encor chaque pratique S'écrira devant sa boutique :

Ah! comme on entraît Boire à son cabaret!

52 CHANSONS DE BÉBANGER.

CHARLES SEPT

Musique de M. B. Wilhem.

Je vais combattre, Agnès l'ordonne ; Adieu , repos ; plaisirs , adieu !

J'aurai, pour venger ma couronne, Des héros, l'amour, et mon Dieu.

Anglais , que le nom de ma belle Dans vos rangs porte la terreur.

J'oubliais l'honneur auprès d'elle, Agnès me vend tout à l'honneur.

Dans les jeux d'une cour oisive.

Français et roi, loin des dangers.

Je laissais la France captive En proie au fer des étrangers.

Un mot, un seul mot de ma belle A couvert mon front de rougeur.

J'oubliais l'honneur auprès d'elle , Agnès me rend tout à l'honneur.

S'il faut mon sang pour la victoire , Agnès, tout mon sang coulera.

Mais non ; pour Famour et la gloire , Victorieux, Charles vivra.

Je dois vaincre ; j'ai de ma belle Et les chiffres et la couleur.

J'oubliais l'honneur auprès d'elle, Agnès me rend tout à l'honneur.

Dunois, La Trëmonille, Saintrailles , O Français, quel jour enchante Quand des lauriers de vingt batailles Je couronnerai la beauté!

Français, nous devons à ma belle, Moi la gloire, et vous le bonheur.

J'oubUais l'honneur auprès d'elle, Agnès me rend tout à l'honneur.

LES GUEUX

AïK: Première ronde du Départ pour Saint-Malo.

Les grueux , les gueux , Sont les gens heureux; Ils s'aiment
entre eux.

Vivent les gueux!

Des gueux chantons la louange.

Que de gueux hommes de bien!

Il faut qu'enfin l'esprit venge L'honnête homme qui n'a rien.

Les gueux , les gueux , Sont les gens heureux; Ils s'aiment
entre eux.

Vivent les gueux!

Oui, le bonheur est facile Au sein de la pauvreté ; J en atteste
l'Évangile ; J'en atteste ma gaitë.

Les gueux, les gueux,' Sont les gens heureux; Ils s'aiment entre
eux.

Vivent les gueux!

Au Parnasse la misère Long-temps a régné, dit-on.

Quels biens possédait Homère?

Une besace, un bâton.

Les gueux, les gueux , Sont les gens heureux ; Ils s'aiment
entre eux.

Vivent les gueux !

Vous qu'afflige la détresse.

Croyez que plus d'un héros , Dans le soulier qui le blesse, Peut regretter ses sabots.

58 CHANSONS DE BEBANGER.

Les gueux, les gueux, Sont les gens heureux ; Ils s'aiment entre eux.

Vivent les gueux!

Du faste qui vous étonne L'exil punit plus d'un grand ; Dione, dans sa tonne , Brave en paix un conquérant.

Les gueux, les gueux.

Sont les gens heureux ; ♦ Ils s'aiment entre eux.

Vivent les gueux!

D'un palais l'éclat vous frappe, Mais l'ennui vient y gémir.

On peut bien manger sans nappe ; Sur la paille on peut dormir.

Les gueux, les gueux, Sont les gens heureux ; Ils s'aiment entre eux.

Vivent les gueux!

Quel dieu se plaît et s'agite Sur ce g^rabort qu'il fleurit?

C'est l'Amour qui rend visite A la Pauvreté qui rit.

Les gueux, les gueux, Sont les gens heureux ; Ils s'aiment entre eux.

Vivent les gueux!

L'Amitié que l'on regrette N'a point quitté nos climats ; Elle trinque à la guinguette, Assise entre deux soldats.

Les gueux, les gueux, Sont les gens heureux ; Ils s'aiment entre eux.

Vivent les gueux!

60 CHANSONS DE BERANGÈRE.

CHANTÉS PAR UNE DEMOISELLE A UNE JEUNE MARIEE, SON AMIE

Air : Vaudeville de la Partie carrée.

L'Amour, l'Hymen, l'Intérêt, la Folie, Aux quatre coins se disputent nos jours.

L'Amitié vient compléter la partie ;

Mais qu'on lui fait de mauvais tours !

Lorsqu'aux plaisirs l'âme se livre entière.

Notre raison ne brille qu'à moitié, Et la Folie attaque la première Le coin de l'Amitié.

Puis vient l'Amour, joueur malin et traître.

Qui de tromper éprouve le besoin.

En tricherie on le dit passé maître; Pauvre Amitié, gare à ton coin!

Ce dieu jaloux, dès qu'il voit qu'on l'adore, A tout soumettre aspire sans pitié.

Vous cédez tout; il veut avoir encore Le coin de TAmitié.

L'Hymen arrive: oh! combien on le fête!

L'Amitié seule apprête ses atours.

Mais dans les soins qu'il vient nous mettre en tête

Il nous renferme pour toujours.

Ce dieu, chez lui calculant à toute heure , Y laisse enfin l'Intérêt prendre pied , Et trop souvent lui donne pour demeure Le coin de l'Amitié.

Auprès de toi nous ne craignons , ma chère,

Ni l'Intérêt ni les folles erreurs ;

Mais aujourd'hui que l'Hymen et son frère

Inspirent de crainte à nos cœurs! Dans plus d'un coin, oii de fleurs ils se parent, Pour ton bonheur qu'ils régneront de moitié ; Mais que jamais , jamais ils ne s'emparent Du coin de TAmitié.

C2 CHANSONS DE BERÂNGER.

L'AGE FUTUR

ou CE QUE SERONT NOS ENFANTS.

km : Allez-Tous^ⁿ , gens de la noce.

Je le dis sans blesser personne, Notre âge n'est point l'âge d'or; Mais nos fils, qu'on me le pardonne, Vaudront bien moins que nous encor.

Pour peupler la machine ronde, Qu'on est fou de mettre du sien!

Ah! pour un rien,

Oui , pour un rien , Nous laisserions finir le monde, Si nos femmes le voulaient bien.

En joyeux gourmands que nous sommes, Nous savons chanter un repas ;

Mais nos fils, pesants gastronomes , Boiront et ne chanteront pas.

D'un sot à face rubiconde Ils feront un épicurien.

Ah ! pour un rien ,

Oui, pour un rien, Nous laisserions finir le monde, Si nos femmes le voulaient bien.

Grâce aux beaux esprits de n<^e âge ,

L'ennui nous gagne assez souvent ,

Mais deux ifistituts , je le gage ,

Lutteront dans lage suivant.

De se recruter à la ronde

Tous deux trouveront le moyen.

Ah ! pour un rien ,

Oui , pour un rien , Nous laisserions finir le monde , Si nos femmes le voulaient bien.

Nous aimons bien un peu la guerre, Mais sans redouter le repos.

Nos fils , ne se reposant guère , Batailleront à tout propos.

Gi CHANSONS DE BERANGEB.

Seul prix d une ardeur furibonde, Un laurier sera tout leur bien.

Ah! pour un rien,

Oui , pour un rien , Nous laisserions finir le monde, Si nos femmes le voulaient bien.

Nous sommes peu galants sans doute, .

Mais nos fils , d excès en excès , Égarant l'amour sur sa route.

Ne lui parleront plus français. Ils traduiront, Dieu les confonde!

VArt if aimer en italien.

Ah! pour un rien.

Oui , pour un rien , Nous laisserions finir le monde, Si nos femmes le voulaient bien.

Ainsi, malgré tous nos sophistes,

Chez nos descendants on aura

Pour grands hommes des journalistes ,

Pour amusement TOpéra ;

Pas une vierge pudibonde;

Pas même un aimable vaurien.

Ah! pour un rien,

Oui , pour un rien , Nous laisserions finir le monde, Si nos femmes le voulaient bien.

De fleurs , amis , ceignant nos têtes , Vainement nous formons des vœux Pour que notre culte et nos fêtes Soient en honneur chez nos neveux :

Ce chapitre que Momus fonde Chez eux manquera de doyen.

Ah! pour un rien,

Oui , pour un rien , Nous laisserions finir le monde, Si nos femmes le voulaient bien.

G6 CHANSONS DE BÉRANGÈRE.

LE VIEUX CÉLIBATAIRE

Air : Cootentons^noua d'une iixnple bouteille.

Allons , Babet , il est bientôt dix heures ; Pour un goutteux c'est Tinstant du repos.

Depuis un an qu'avec moi tu demeures , Jamais , je crois , je ne fus si dispos.

A mon coucher ton aimable présence Pour ton bonheur ne sera pas sans fruit.

Allons, Babet, un peu de complaisance, Un lait de poule et mon bonnet de nuit.

Petite bonne, agaçante et jolie ,

D'un vieux garçon doit être le soutien.

Jadis ton maître a fait mainte foHe

Pour des minois moins friands que le tien.

Je veux demain, bravant la médisance.

Au Cadran bleu te régaler sans bruit.

Allons, Babet, un peu de complaisance , Un lait de poule et mon bonnet de nuit.

N*expose plus à des travaux pénibles Cette main douce et ce teint des plus frais ; Auprès de moi coule des jours paisibles ; Que mille atours relèvent tes attraits.

L'amour par eux ma rendu sa puissance :

Ne vois-tu pas son flambeau qui me luit?

Allons, Babet, un peu de complaisance, Un Uit de poule et mon bonnet de nuit.

A mes désirs, quoi! Babet se refuse!

Mademoiselle, auriez-vous un amant?

De mon neveu le jockey vous amuse ; Mais songez-y : je fais mon testament.

Docile enfin , livre sans résistance A mes baisers ce sein qui m'a séduit.

Allons, Babet, un peu de complaisance.

Un lait de poule et mon bonnet de nuit.

Ah! tu te rends, tu cèdes à ma flamme!

Mais la nature, hélas! trahit mon cœur.

Ne pleure point; ya, tu seras mk femme, Malgré mon âge et le public moqueur.

Fais donc si bien que ta douce influence Rende à mes sens la chaleur qui me fuit.

Allons, Babet, un peu de complaisance.

Un lait de poule et mon boQuet de nuit.

L'AMI ROBIN

Air : A la Moniico-

De tout Cythère

Sois le courtier :

On paira bien ton ministère.

De tout Cythère

Sois le courtier :

Ami Robin, quel bon métier!

Robin connaît toutes nos belles , Et jusqu' où leur prix peut aller.

Messieurs , qui voulez des pucelles , C'est à Robin qu'il faut parler.

De tout Cythère

Sois le courtier :

On paira bien ton ministère.

De tout Cythère

Sois le courtier :

Ami Robin, quel bon métier!

Prodiguons Tor, et des maîtresses De toutes parts vont nous venir :

Car si nous tenions aux comtesses , Robin pourrait nous en fournir.

De tout Cythère

Sois le courtier :

On paira bien ton ministère.

De tout Cythère

Sois le courtier :

Ami Robin, quel bon métier!

J ai connu Robin à l'école :

Ce n'était point un libertin ; Mais il gagnait mainte pistole A nous procurer l'Arétin.

De tout Cythère

Sois le courtier :

On paira bien ton ministère.

De tout Cythère

Sois le courtier :

Ami Robin, quel bon métier!

Quand de prendre femme il eut Tâche, Il la prit belle exprès pour ça.

Par malheur la sienne était sage; Mais aussi Robin divorça.

De tout Cythère

Sois le courtier :

On paîra bien ton ministère.

De tout Cythère

Sois le courtier :

Ami Robin , quel bon métier !

Que le neuf ou le vieux vous tente, Il sera votre fournisseur :

Robin vend sa nièce et sa tante; Il vendrait sa mère et sa sœur.

De tout Cythère

Sois le courtier :

On paîra bien ton ministère.

De tout Cythère

Sois le courtier : Ami Robin , quel bon métier î

Si je lis bien dans son système, Vers la cour il marche à grands pas.

Combien de gens qui déjà même Devant Robin ont chapeau bas !

De tout Cythère

Sois le courtier :

On palra bien ton ministère.

De tout Cythère

Sois le courtier :

Ami Robin, quel bon métier!

JANVIER 18U

Aie: Gai! gai ! marions-nous.

Gai! gai! serrons nos rangs ,

Espérance

De la France; Gai! gai! serrons nos rangs ; En ayant, Gaulois et
Francs!

D^Attila suivant la voix,

Le barbare

Qu elle égare Vient une seconde fois Périr dans les champs
gaulois.

Gai! gai! serrons nos rangs,

Espérance

De la France; Gai! gai! serrons nos rangs ; En avant. Gaulois et
Francs!

Renonçant à ses marais,

Le Cosaque

Qui bivouaque , Croit, sur la foi des Anglais , Se loger dans nos
palais.

' Gai ! gai ! serrons nos rangs , Espérance De la France; Gai!
gai! serrons nos rangs; En avant, Gaulois et Francs !

Le Russe, toujours tremblant

Sous la neige

Qui lassiège.

Las de pain noir et de gland , Veut manger notre pain blanc.

Gai! gai! serrons nos rangs.

Espérance

De la France; Gai! gai! serrons nos rangs; En avant, Gaulois et
Francs !

« CHANSONS DE BEBANGE». 75

Ces vins que nous amassons

Pour les boire

A la victoire, Seraient bus par des Saxons!

Plus de vin , plus de chansons !

Gai! gai! serrops nos rangs,

Espérance

De la France; Gai! gai! serrons nos rangs ; En avant , Gaulois
et Francs !

Pour des Galmouks ducs et laids Nos filles Sont trop gentilles ,
Nos femmes ont trop d'attraits. .

Ah! qife leurs fils soient Français!

Gai! gai! serrons nos rangs.

Espérance

De la France; Gai! gai! serrons nos rangs ; En avant , Gaulois
et Franks !

76 CHANSONS DE BÉRAN<%B.

Quoi! ces monuments chéris, Histoire De notre gloire , S'é-
crouleraient en débris!

Quoi! les Prussiens à Paris!

Gai! gai! serrons nos rangs ^ Espérance De la France; Gai! gai!
serrons nos rangs ; En ayant, Gaulois et Fl'ancs!

Nobles Franks et bons Gaulois, La paix si chère A la terre Dans
peu viendra sous vos toits Vous payer de tant d'exploits.

Gai! gai! serrons nos rangs, Espérance De la France; Gai! gai!
serrons nos rangs ; En ayant. Gaulois et Franks!

GHÀSiSONS DE BÉBANGER. 77

FRÉTILLON

Air : Ma commère, quand je danse.

Franks amis des bonnes filles , ' Vous connaissez Frétillon :

Ses charmes aux plus gentilles Ont fait baisser pavillon.

Ma Frétillon, (M's) Cette fille Quifrétille, N a pourtant qu'un
cotillon.

Deux fois elle eut équipage > Dentelles et diamants , Et deux
fois mit tout en gage Pour quelques fripons d'amants.

Ma Frétillon, (6is) Cette fille Qui frétille, Reste avec un
cotillon.

Point de dame qui la vaille :

Cet hiver, dans son taudis , Couché presque sur la paille, Mes
sens étaient engourdis.

MaFrétillon,(6w)

Cette fille

Qui frétille, Mit sur moi son cotillon.

Mais que vient-on de m'apprendre?

Quoi! le peu qui lui restait, Frétillon a pu le vendre Pour un fat
qui la battait!

Ma Frétillon, (6m)

Cette fille

Qui frétille , A vendu son cotillon.

En chemise, à la croisée, Il lui faut tendre ses lacs.

A travers la toile usée , Amour lorgne ses appas.

Ma Frétillon, (615) Cette fille

Qui frétille, Est si bien sans cotillon !

Seigneurs, banquiers et notaires La feront encor briller; Puis
encor des mousquetaires Viendront la déshabiller.

MaFrétillon,(6»)

Cette fille

Qui frétille.

Mourra sans un cotillon.

80 CHANSONS DE BL^NGER.

'jtn?joiDa5«iaoaft:

CHANSON CHANTÉE AUX SOUPERS DE MOMUS

* AiB : La marmotte a mal aux pieds.

Que Momus, dieu des bons couplets ,

Soit Taini d*Épicure.

Je veux porter ses chapelets Pendus à ma ceinture.

Payant tribut

A lattribut De sa galté falote ,

De main en main ,

Jusqu'à demain^ Passons-nous la marotte.

La marotte au sceptre des rois

Oppose sa puissance :

Momus en donne sur les doigts

Du grand que Ion encense.

CHANSONS DE BERAMGEB. 81

Gaiment frappons

Sots et fripons En casque, en mitre, en cotte.

De main en main

Jusqu'à demain , Passons-nous la marotte.

Qu'un fat soit l'aigle des salons ; Qu'un docteur sente l'ambre ;
Qu'un valet change ses galons Sans changer d'antichambre;

Paris, enclin

Au trait malin , Grâce à nous , les ballotte.

De main en main.

Jusqu'à demain.

Passons-nous la marotte.

Mais de la marotte , à sa -^ppur , La beauté veut qu'on ié|e; .

C'est un des hochets de l'Ainour, Et Vénus s'en amuse.

Son joyeux bruit Souvent séduit

82 CHANSONS DE BÉRANGEB.

L'actrice et la dévote. '

De main en main ,

Jusqu'à demain, Passons-nous la marotte.

Elle s'allie au tambourin

Du dieu de la vendangée , Quand pour guérir le noir chagrin
Goule un vin sanâ mélange.

Oui, ses grelots

Font à grands flots Jaillir cet antidote.

De main en main ,

Jusqu'à demain, Passons-nous la marotte.

Point de convives paresseux ,

Amis, car il me semble Que Famitié bénit tous ceux Que la
marotte assemble; Jeunes d esprit Ensemble on rit, Puis en-
semble on radote.

De main en main ,

Jusqu'à demain, Passons-nous la marotte.

« Au bruit des grelots , dans ce lieu ,

Chantez donc votre messe.

L'assistant, le prêtre et le dieu

Inspirent l'alégresse.

D un gai refrain

A ce lutrin.

Pour qu'on suive la note,
De main en main.
Jusqu'à demain , Passons-nous la marotte.
84 CHANSONS DE BÉRAMGEB.

LA DOUBLE IVRESSE

Air: Que ne suis-je lu fougère!

Je reposais sous l'ombrage, Quand Nœris vint m'éveiller :

Je crus voir sur son visage Le feu du désir briller:

Sur son front Zéphire agite La rose et le pampre vert; Et de son sein qui palpite Flotte le voile entr'ouvert.

Un enfant qui suit sa trace (Son frère, si je l'en crois) Presse pour remplir sa tasse Des raisins entre ses doigts.

Tandis qu'à mes yeux la belle Chante et danse à ses chansons.
L'enfant, cache derrière elle.

Mêle au vin d'affreux poisons.

Nœris prend la tasse pleine, Y goûte, et vient me Toffrir.

Ah! dis-je, la ruse est vaine :

Je sais qu'on peut en mourir.

Tu le veux, enchanteresse; Je bois , dussé-je en ce jour Du vin expier Tivresse Par l'ivresse de l'amour.

Mon délire fut extrême : * Mais aussi qu'il dura peu!

Ce n'est plus Nøeris que j'aime.

Et Nøeris s'en fait un jeu.

De ces ardeurs infidèles Ce qid reste c'est qu'enfin, Depuis, à
l'amour des belles J'ai mêlé le g^oût du vin.

VOYAGE AO PAYS DE COCAGNE

AiB : Contre-danse de la Rosière * ou L'ombre s'évapore.

Ah! vers une rive Oû sans peine on vive, .

Qui m*aime me suive!

Voyageons gaiment.

Ivre de Champagne, Je hats la campagne, Et vois de
Ck>Gagne' lie pays charmant.

Terre chérie.

Sois ma patrie :

Qu'ici je rie Du sort inconstant.

Pour moi tout change :

Bonheur étrange!

CHANSOSS DE BÉBÂNGEft. 87

Je bois et mange Sans an sou comptant.

Mon appétit s 'Ouvre y Et mon œil découvre Les portes d'un
Louvre En tourte arrondi; J y vois de gros gardes , Cuirassés de
bardes.

Portant hallebardes De sucre candi.

Bon Dieu! que j'aime

Ce doux système!

Les canons même De sucre sont faits.

Belles sculptures ,

Riches peintures

En confitures.

Ornent les buffets.

Pierrots et Paillasses , Beaux esprits cocasses,

Charment sur les places .

Le peuple ébahi, Pour qui cent fontaines , Au lieu d eaux mal-
saines, Versent, toujours planes.

Le beaune et l'ai.

Des gens enfournent,

D'autres défournent;

Aux broches tournent.

Veau , bœuf et mouton.

Des lois de table

L'ordre équitable

De tout coupable Fait un marmiton.

Dans un palais j'entre.

Et je m'assieds entre Des grands dont le ventre Se porte un défi; Je trouve en ce monde , Où la graisse abonde , Vénus toute ronde Et l'Amour bouffi.

Nul front sinistre ;

Propos de cuistre,

Airs de ministre, N y sont point permis.

La table est mise,

La chère exquise;

Que Ton se grise.* Trinquons , mes amis !

Mais parlons d'affaires.

Beautés peu sévères, Qu'au doux bruit des verres D'un dessert friand) On chante et Ion dise Quelque gaillardise Qui nous scands^ise En nous égayant.

Quand le vin tape L époux qu'on drape , Que sur la nappe Il s^endort à point ; De femme aimable Mère intraitable,

Ah! sous la table Ne regardez point.

Folle et tendre orgie !

Lafacerougie, La panse élargie, Là , chacun est roi ; Et quand Fheure invite A gagner son gîte, L'on rentre bien vite Ailleurs que

chez soi.

Que de goguettes!

Que d'amourettes !

Jamais de dettes :

Point de nœuds constants.

Entre l'ivresse

Et la paresse,

Notre jeunesse Va jusqu'à cent ans.

Oui, dans ton empire, Cocagne , on respire. . .

Mais , qui vient détruire Ce rêve enchanteur?

Ami, j'en ai honte; C'est quelqu'un qui monte Apporter le
compte Du restaurateur.

93 GHANSONS DE BÉRANGER.

LE COMMENCEMENT DU VOYAGE

CHANSON

CUAIIITÉ SUR LE BERCEAU d'uN ENFANT NOUVEAU-NÉ.

Air : Vaudeville des Chevilles de Maître Adam.

Voyez, amis, cette barque légère Qui de la vie essaie éncor les
flots :

Elle contient gentille passagère ; Ah! soyons-en les premiers matelots.

Déjà les eaux lenlèvent au rivage Que doucement elle fuit pour toujours.

Nous qui voyons commiencr le voyage^ Par nos chansons égayons-en le cours.

Déjà le Sort a soufflé dans les voiles ; Déjà l'Espoir prépare les agrès, Et nous promet, à l'éclat des étoiles , Une mer calme et des vents doux et frais.

Fuyez, fuyez, oiseaux d'un noir présage .- Cette nacelle appartient aux Amours.

CHANSONS DE BÉBAMOER. d3

Nous qui voyons commencer le voyage, Par nos chansons égayons-en le cours.

Au mât propice attachant leurs guirlandes , Oui, les Amours prennent part au travail.

Aux chastes Sœurs on a fait des offrandes , Et l'Amitié se place au gouvernail.

Bacchus lui-même anime Téquipage, Qui des Plaisirs invoque le secours.

Nous qui voyons commencer le voyage, Par nos chansons égayons-en le cours.

Qui vient encor saluer la nacelle?

G est le Malheur bénissant la Vertu, Et demandant que du bien fait par elle Sur cet enfant le prix soit répandu.

A tant de vœux dont retentit la plage , Sûrs que jamais les dieux ne seront sourds.

Mous qui voyons commencer le voyage, Par nos chansons égayons-en ie cours.

LA MUSIQUE

■ Air : La farini dondaine ,

Purgeons nos desserts Des chansons à boire, Vivent les grands airs Du Conservatoire!

Bon!

La farira dondaine,

Gai!

La farira dondë.

Tout est réchauffé Aux dtners d*Agathe :

Au lieu de café, Vite une sonate.

Bon!

La farira dondaine,

Gai!

La farira dondé.

CHANSONS DE BERANGEB. 95

L'Opéra toujours Fait bruit et merveilles; On y voit les sourds
Boucher leurs oreilles.

Bon!

La farira dondaine,

Gai!

La farira dondé.

Acteurs très profonds, Sujet^r de disputes , Messieurs les
bouffons , 'Soufflez dans vos flûtes.

Bon!

La farira dondaine,

Gai!

La farira dondé.

Et vous gens de l'art.

Pour que je jouisse , Quand c'est du Mozart Que l'on
m'avertisse.

Bon!

La farira dondaine ,

Gai!

La farira dondé.

Nature n'est rien ; Mais on recommande Goût italien, Et
grâce allemande.

Bon!

La farira dondaine,

Gai!

Ija faiim dondé.

Si nous t'enterrons , Bel art dramatique, Pour toi nous dirons
La messe en musique.

Bon!

La farira dondaine.

Gai!

La farira dondé.

A MESSIEURS LES GASTRONOMES

Air : Tout le long de la rivière.

Gourmands, cessez de nous donner La carte de votre dîner :

Tant de gens qui sont au régime Ont droit de vous en faire uii
crime.

Et d'ailleurs à chaque repas D'étouffer ne tremblez- vous pas?

C'est une mort peu digne qu'on l'admire.

Ah! pour étouffer, n'étouffons que de rire ; N'étouffons, n'étouffons que de rire.

La bouche pleine, osez^vous bien Chanter l'Amour, -qui vit de rien?

A l'aspect de vos barbes grasses, D'effroi vous voyez fuir les Grâces ; Ou , de truffes en vain gonflés ,

96 CHANSONS DE BÉRANGÈRE.

Près de vos belles vous ronflez.

' L'embonpo]l'nt même a dû parfois vous nuire. Ah! pour étouffer, n'étouffons que de rire; N'étouffons, n'étouffons que de rire.

Vous n'exaltez, maîtres gloutons, Que la gloire des marmitons :

Méprisant l'auteur humble et maigre Qui mouille un pain bis de vin aigre, Vous ne trouvez le laurier bon Que pour la sauce et le jambon; Chez des Français quel étrange délire!

Ah! pour étouffer, n'étouffons que de rire; N'étouffons, n'étouffons que de rire.

Pour goûter à point chaque mets A table ne causez jamais; Chassez-en la plaisanterie :

Trop de gens , dans notre patrie, De ses charmes étaient imbus ; Les bons mots ne sont qu'un abus ; Pourtant, messieurs, permettez-nous d'en dire. Ah! pour étouffer, n'étouffons que de rire; N'étouffons, n'étouffons que de rire.

Français , dînons pour le dessert :

L'Amour y vient, Phiiiis le sert:

Le bouchon part, lesprit pétille; La Décence même y babille ,
Et par la GsUé , qui prend feu , Se laisse coudoyer un peu.

Chantons alors Taï qui nous inspire.

Ah ! pour étouffer , n étouffons que de rire ; N'étouissFons, n
étouffons que de riic.

100 CHANSONS DE BÉRANOER.

FIN DE JANVIER

Air: Eli qaoi! vous sommeillez encore (de Fanchony.

Je n eus jamais d'indifférence Pour la gloire du nom français;
L'étranger envahit la France , Et je maudis tous ses succès.

Mais, bien que la douleur honore, Que servira d avoir gémi?

Puisqu'ici nous rions encore , Autant de pris sur Tennemi !

Quand plus d un brave aujourd'hui tremble , Moi , poltron , je
ne tremble pas.

Heureux que Bacchus nous rassemble Pour trinquer à ce gai
repas!

Amis , c'est le dieu que j'implore ; Par lui mon cœur est
affermi.

CHANSONS DE BÉRANGER. 101

Buvons gaiment, buvons encore :

Autant de pris sur Fennemi!

Mes ci*éanciers sont des corsaires Contre moi toujours soulevés.

J allais mettre ordre à mes affaires , Quand j*appris ce cpie vous savez.

Gens que lavarice déyore, Pour votre or soudain j*ai frémi.

Prétez-m*en donc, prêtez encore :

Autant de pris sur lennemi!

Je possède jeune mattresse , Qui va courir bien des dangers.

Au fond je crois que la traitressc Désire un peu les étrangers.

Certains excès que Ion déplore Ne Fépouvantent qu'à demi.

Mais cette nuit me reste encore :

Autant de pris sur Tennemit

Amis, s'il n'est plus d'espérance, Jurons , au risque du trépas ,

IOS CHANSONS DE BËRANGER,

Que pour l'ennemi de la France JNos voix ne résonneront pas.

Mais il ne faut point qu'on ignore Qu'en chantant le cygne a fini.

Toujours Français , chantons encore , Autant de pris sur l'ennemi!

ÉLOGE DES CHAPONS

Air : Ah ! le bel oiseftu, maman !

Pour ma part, moi, j'en réponds,

Oui, poulettes.

Oui, coquettes.

Pour ma part^ moi, j'en réponds ; Bienheureux sont les chapons !

Exempts du tendre embarras Qui maigrit l'espèce humaine ,
Gomme ils sont dodus et gras Ces bons citoyens du Maine!

Pour ma part, moi , j'en réponds ,

Oui, poulettes.

Oui, coquettes.

Pour ma part, moi, j en réponds; Bienheureux sont les chapons!

Qui d'eux, trouble nuit et jour, Fut jaloux jusqu'à la rage ?

Leur faut-il contre Tamour Recourir au mariage?

Pour ma part, moi, j*en réponds,

Oui, poulettes.

Oui, coquettes.

Pour ma part, moi, j*en réponds; .

Bienheureux sont les chapons!

Plusieurs , pour la forme, ont pris Une compagne gentille :

J'en sais qui sont bons maris.

Qui même ont de la famille.

Pour ma part, moi^ j en réponds,

Oui, poulettes.

Oui, coquettes.

Pour ma part, moi, j'en réponds; , Bienheureux sont les
chapons!

Modérés dans leui^s désirs.

Jamais ces gens, que j'estime,

N ont pour fruit de leurs plaisirs Les remords ou le régime.

Pour ma part, moi , j'en réponds ,

Oui, poulettes,

Oui, coquettes.

Pour ma part, tnoi , j'en réponds; Bienheureux sont les
chapons!

Or, messieurs, examinons Notre sort auprès des belles.

Que de mal nous nous donnons Pour tromper des infidèles!

Pour ma part, moi, j'en réponds ,

Oui, poulettes,

Oui, coquettes.

Pour ma part, moi, j'en réponds ; Bienheureux sont les chapons!

C'est mener un train d'enfer.

Quelque agrément qu'on y trouve; D'ailleurs on n'est pas de fer.

Et Dieu sait comme on le prouve.

IOe CHANSONS DE BÉRANGER.

Pour ma part, moi, j'en réponds ,

Oui, poulettes^

Oui, coquettes, Pour ma part, moi, J'en réponds; .

Bienheureux sont les chapons !

En dépit d'un faux honneur.

Prenons donc un parti sage.

Faisons tous notre bonheur :

Allons, messieurs, du courage!

Pour ma part, moi, j'en réponds ,

Oui, poulettes,

Oui, coquettes.

Pour ma part, uioi , j'en réponds ; Bienheureux sont les chapons!

Assez de monde concourt A propager notre espèce.

Coupons, morbleu! coupons court Aux erreurs de la jeunesse.

Pour ma part, moi, j'en réponds , .

Oui, poulettes.

C3IANSoNS DE BERANGEB. lût

Ouï, coquettes, Pour ma part, moi, j en réponds ; Bienheureux
sont les chapons!

106 CHANSONS DE BERANGËB.

MAI

CHANSON

CHAHTÉR DEVANT DBS AIDE8-DB4A1IP DE L*SMPE-
BEUR ALEXANDRE.

AiR : J'ons un cure patriote.

J*aiine qa un Russe soit Russe, Et qu un Anglais soit Anglais.

Si l'on est Prussien en Puisse, En France soyons Français.

Lor^qu'ici nos cœurs émus Comptent des Français de plus ',

Mes amis , mes amis , Soyons de notre pays , Oui, soyons de
notre pays.

Charles-Quint portait envie A ce roi plein de valeur "

t II est nécessaire de rappeler que M. le comte d'Artois avait
dit : a II « n'y a rien de changé en France ; il n'y a qu'un Français

de plus. » » François I".

Qui s'écriait à Payie :

Tout est perdu y fors Vhonneurl Consolons par ce mot-là Ceux
que le nombre accabla.

Mes amis , mes amis , Soyons de notre pays , '

Oui 9 soyons de notre pays.

Louis , dit-on , fut sensible * Aux malbeurs de ces guerriers
Dont lliiver le plus terrible A seul flétri les lauriers.

Près des lis qu'ils soutiendront, Ces lauriers reverdiront.

Mes amis , mes amis , Soyons de notre pays, Oui, soyons de
notre pays.

Enchatné par la souffrance, Un roi fatal aux Anglais'

> Les joumanx du temps racontèrent que, sur une lettre da roi
, l'em* perenr Alexandre avait promis de renvoyer en France tous
les prisonniers faits snr nous dans la malheureuse campagne de
Russie.

a Charles V, dit le Sage.

10

110 CHANSONS DE BÉRANGEft.

A jadis sauvé la France Sans sortir de son palais.

On sait, quand il le faudra , Sur qui Louis s'appu^*.

Mes amis, mes amis, Soyons de notre pays, Oui, soyons de notre pays.

Redoutons Tangiomaiiie , Elle a déjà gâte tout N*allons point en Germanie Chercher les règles du Q&tt, N empruntons à nos voisins Que leurs femmes et leurs vins.

Mes amis, mes amis.

Soyons de notre pays , Oui, soyons de notre p^ys»

Notre gloire est sans seooade ; Français , oii sont nos rivaux?

Nos plaisirs charment le monde.

Éclairé par nos travaux.

> Le roi avait dit à S«int-Onco, aux marédunu IfMaéaa, Mortier,

Lefèvre , Ney, etc. , qu'il s'appairait sur eux.

CHANSONS DE BERANO£R. 111

Qu'il nous Tienne un gai refrain , Et voilà le monde en train!

Mes amis, mes amis, Soyons de notre pays.

Oui, soyons de notre pays.

En servant notre patrie, Où se fixent pour toujours Les plaisirs et l'industrie.

Les beaux-arts et les amours.

Aimons, Louis le permet.

Tout ce qu'Henri-Quatre aimait.

Mes amis , mes amis , Soyons de notre pays , Oui, soyons de notre pays.

LA GRANDE ORGIE

Air : Vive le vin de Ramponneau !

Le vin charme tous les esprits :

Qu on le donne Par tonne.

Que le vin pleuve dans Paris , Pour voir les gens les plus aig[^]s Gris.

Non, plus d'accès Aux procès ; Vidons , joyeux Français , Nos caves renommées.

Qu'un censeur vain Croie en vain Fuir le pouvoir du vin , Et s'enivre aux fumées.

Le vin charme tous les esprits :

Qu'on le donne

CHANSONS DE BÉRANGER. 113

Par tonne.

Que ie vin pleuve dans Paris, Pour voir les gens les plus aigris Gris.

Graves auteurs, Froids rbéteurs , Tristes prédicateurs , Endormeurs d'auditoires ; Gens à pamphlets , A couplets, Changez en gohelets Vos larges écritaires.

Le vin charme tous les esprits :

Qu'on le donne Par tonne.

Que le vin pleuve dans Paris, Pour voir les gens les plus aigris
Gris.

Loin du fracas Des comhats , Dans nos vins délicats

lo.

Mars a noyé ses foudres.

Gardiens de nos Arsenaux, Cédez-nous les tonneaux Oû vous mettiez vos poudres.

Le vin charme tous les esprits ; Qu on le donne Par tonne.

Que le vin pleuve dans Paris , Pour voir les gens les plus aigris
Gris.

Nous qui courons Les tendrons , De Cythère enivrons Les colombes légèls.

Oiseaux chéris De Cypris , Venez, malgré nos cris , Boire au fond de nos verres.

Le vin charme tous les esprits :

Qu'on le donne

Par tonne.

Que le vin pleuve dans Paris, Pour voir les gens les plus aigris
Gris.

L*or a cent fois Trop de poids.

Un essaim de grivois , Buvant à leurs mignonnes , Trouve au
total Ce cristal Préférable au métal Dont on fait les couronnes.

Le vin charme tous les esprits :

Qu'on le donne Par tonne.

Que le vin pleuve dans Paris , Pour voir les gens les plus aigris
Gris.

Enfants charmants- De mamans Qui des grands sentiments

Banniront la folie, Nos fils bien gros , Bien dispos , Naîtront
parmi les pots , Le front taché de lie.

Le vin charme tous les esprits :

Qu'on le donne Par tonne.

Que le vin pleuve dans Paris , Pour voir les gens les plus aigris
Gris.

Fi d*un honneur Suborneur!

Enfin du vrai bonheur Nous porterons les signes.

Les rois boiront Tous en rond; Les lauriers serviront D'échalias
à nos vignes.

Le vin charme tous les esprits :

Qu'on le donne

CHANSONS DE BÉRAMGER. 117

Par tonne.

' Que le vin pleuve dans Paris , Pour voir les gens les plus aigris Gris.

Raison, adieu!

Qu'en ce lieu Succombant sous le dieu Objet de nos louanges ,
Bien ou mal mis, Tous amis , Dans l'ivresse endormis , Nous rê-
vions les vendanges!

Le vin charme tous les esprits :

Qu'on le donne Par tonne.

Que le vin pleuve dans Paris , Pour voir les gens les plus aigris
Gris.

LE JOUR DES MORTS

Air: Mirlitoo.

(Lm daiu premian ren da l'air tont doubli*.)

Amis , entendez les eloches Qui par leurs sons gémissants
Nous font de bruyants reproches Sur nos rires indécents.

Il est des âmes en peine, Dit le prêtre intéressé :

C'est le jour des morts, mirliton, niirËtaine; Requiescant in
pace !

Qu'en ce jour la poésie Sème les tombeaux de fleurs; Qu'à nos yeux Fbypocrisie Les arrose de ses pleurs.

Je chante au sort qui m'entraîne Sur les traces du passé :

C'est le jour des morts, mirliton, mirlitaine; Reif uiescan t in pace /

Méchants , redoutez les diables :

Mais qaii soit un paradis Pour les filles charitables , Pour les buveurs francs aHiis ; Que saint Pierre aux gens sans haine Ouvre d'un air empressé.

G est le jour des morts , mirliton , mirlitaine ; Requiescant in pace !

Le souvenir de nos pères Nous doit-il mettre en souci?

Ils ont ri de leurs misères ; Des nôtres rions aussi, lise n est point inhumaine; Mon flacon n'est point cassé.

G est le jour des morts , mirliton, mirlitaine; Requiescant in pace!

Je ne veux point qu'on me pleure, Moi, le boute-en-train des fous.

Puissë-je, à ma dernière heure.

Voir nos fils plus gais que nous! Qu'ils chantent à perdre haleine , Sur le bord du grand fossé :

G est le jour des morts, mirliton, mirlitaine; Requiescant in pace !

: iocm.7)tt : tt.?aa,Ttfigm.',iiiLjft3D o»

PAR LES CHIENS DE QUALITÉ

POUB OBTENIR QU*ON LEUR RENDE l'eNTRÉE LIBRE AU
JARDIN DES TUILERIES.

JUIN 1814 AiR: Faut d'ia vertu, pas trop n'en faut.

Puisque le tyran est à bas , 1

Laissez-nous prendre nos ébats.)

Aux maîtres des cérémonies Plaise ordonner que, dès demain,
Entrent sans laisse aux Tuileries Les chiens du faubourg Saint-
Germain.

Puisque le tyran est à bas , Laissez-nous prendre nos ébats."*

1 ^ CHANSONS DE BERANGEB.

Des chiens dont le pavé se couvre Distinguez-nous à nos
colliers.

On sent que les honneurs du Louvre Iraient mal à ces
roturiers.

Puisque le tyran est à bas , Laissez-nous prendre nos ébats.

Quoique toujours sous son empire L'usurpateur nous ait
chasses, Nous avons laissé sans mot dire Aboyer tous les gens
pressés.

Puisque le tyran est à bas , Laissez-nous prendre nos ébats.

Quand sur son règne on prend des notes y Grâce pour
quelques chiens félons!

Tel qui long-temps lécha ses bottes Lui mord aujourd'hui les talons.

Puisque le tyran est à bas , Laissez-nous prendre nos ébats.

V CHANSON

En attrapant mieu:

On a vu carlins et

Caresser Alleman(

^ Couverts encor du

Puisque le tyran e Laissez-nous pren

Qu'importe que, s L'Angolais dise avo] On nous rend le n Les chats reprenm

' Puisque le tyran ei

Laissez-nous pren

Quand nos dames Les barbes et le ca Quand on refait di

\ Remettez-nous in ;

! Puisque le tyran e;

Laissez-nous pren

Nous promettons, pour cette grâce, Tous, hors quelques bar-bets honteux, De sauter pour les gens en place , De coucir sur les malheureux.

Puisque le tyran est à bas , Laissez-nous prendre nos ébats.

CHANSONS DE BÉRANGÉE. 125

LA CENSURE

CHANSON

QUI COURUT MANUSCRITE AU MOU d'aOUT 1814.

AiB: Qu'est-ce qu'ça m' fuit à moi?

Que, SOUS le joug des libraires , On livre encor nos auteurs
Aux censeurs, aux inspecteurs, Rats-de-cave littéraires ; Riez-en
avec moi.

Ah! pour rire Et pour tout dire, Il n'est besoin , ma foi , Dun
privilège du roi!

L'état ayant plus d un membre t^ue la presse eût fait trembler,
Qu'on ait craint son franc parler Dans la chambre et l'anti-
chambre; Riez-en avec moi.

126 CHANSONS DE BÉHANGER.

Ah! pour rire Et pour tout dire, Il n'est besoin , ma foi, D'un
privilège du roi!

Que cette chambre sensée Laisse avec soumission Sortir la
procession Et renfermer la pensée ; Riez-en avec moi.

Ah! pour rire Et pour tout dire.

Il n'est besoin , ma foi , D'un privilège du roi.

Qu'un censeur bien tyrannique De l'esprit soit le geôlier.

Et qu'avec son prisonnier Jamais il ne communique; Riez-en
avec moi.

Ah! pour rire Et pour tout dire, Il n'est besoin , ma foi , D'un privilège du roi!

Quand déjà Ton n y voit guère, Quand on a peine à marcher.

En feignant de la moucher, Qu'on éteigne la lumière; Riez-en avec moi.

Ah! pour rire Et pour tout dire , Il n'est besoin , ma foi , D'un privilège du roi!

Qu'un ministre qui s'irrite Quand on lui fait la leçon «

Lise tout bas ma chanson , Qui lui parvient manuscrite ; Riez-en avec moi.

Ah! pour rire Et pour tout dire, Il n'est besoin, ma foi.

D'un privilège du roi!

immf^ioaufjtt'.Ui tu^m

BEAUCOUP D'AMOUR

Musique de M. B. Wilhek.

Malgré la voix de la sagesse,

Je voudrais amasser de Tor:

Soudain aux pieds de ma maîtresse

J'irais déposer mon trésor;

Adèle, à ton moindre caprice

Je satisferais chaque jour.

Non , non , je n'ai point d'avarice ,

Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour.

Pour immortaliser Adèle Si des chants m'étaient inspirés ,
Mes vers , où je ne peindrais qu'elle , A jamais seraient admirés.

Puissent ainsi dans la mémoire Nos deux noms se graver un
jour !

Je n'ai point l'amour de la gloire, Mais j'ai beaucoup, beau-
coup d'amour.

Que la Providence m élève

Jusqu*au trône éclatant des rois ;

Adèle embellira ce rêve :

Je lui céderai tous mes droits.

Pour être plus sûr de lui plaire,

Je voudrais me voir une cour.

D'ambition je n'en ai guère,

Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour.

Mais quel vain désir m*importune?

Adèle comble tous mes vœux.

L*éclat, le renom, la fortune.

Moins que l'amour rendent heureux.

A mon bonheur je puis donc croire, Et du sort braver le retour!

Je n'ai ni bien, ni rang, ni gloire.

Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour.

LES BOXEURS, ou L'ANGLOMANE.

AOUT

Air : A coupe d'pied, à conps d'poîng.

' Quoique leurs chapeaux soient bien laids , God dam ! moi j'aime les Angolais:

Ils ont un si bon caractère!

Comme ils sont polis ! et sur-tout Que leurs plaisirs sont de bon goût !

Non y chez nous , point, Point de ces coups de poin^^ Qui font tant d'honneur à TAnglaterre.

Voilà des boxeurs à Paris :

Courons vite ouvrir des paris , Et même par-devant notaire.

Ils doivent se battre un contre un ; Pour des Anglais c'est peu commun.

Non, chez nous, point.

Point de ces coups de poing

Qui font tant d'honneur à rAngieterre. n

En scène d'abord admirons La grâce de ces deux lurons ,
Grâce qui jamais ne s'altère.

De la halle on dirait deux forts :

Peut-être ce sont des milords.

Non , chez nous , point, Point de ces coups de poing Qui font
tant d'honneur à l'Angleterre.

Çà, mesdames , qu'en pensez-vous?

C'est à vous de juger les coups.

Quoi ! ce spectacle vous atterre?

Le sang jaillit... battez des mains.

Dieux! que les Anglais sont humains!

Non, chez nous, point.

Point de ces coups de poing Qui font tant d'honneur à
l'Angleterre.

Anglais! il faut vous suivre en tout.

Pour les lois, la mode, et le goût.

Même aussi pour l'art militaire.

, vos diplomates , vos chevaux, N'ont pas épuisé nos bravos.

Non, chez nous , point, Point de ces coups de poing Qui font
tant d'honneur à l'Angleterre.

CHANSONS DE BÉRANGER. 183

m^m" .i i 7joae.i w jmjm.'wrTiBfwmttS Dot

LE TROISIÈME MARI

CHAISSON AVEC ACCOMPAGNEMENT DE GESTES.

Air : Ah ! ah ! qu'elle est l>ien !

Malheureuse avec deux maris , Au troisième enfin je commande.

Jean est grondeur, mais je m'en ris ; Il est tout petit, je suis ^pnetnde.

Sitôt qu'il fait un peu de bruit, Je lui mets son bonnet de nuit.

Vli , vlan , taisez^ous , Lui dis-je, ou que je vous entende...

Vli, vlan, taisez-vous...

Je me venge de deux époux.

Six mois après des nœuds si doux, Et les affaires arrangées , J'en eus deux filles, qu'entre nous De trois mois l'on dit plus âgées.

Au baptême Jean fit du train, Car Léandus était le parrain.

Vli , vlan , taisez-vous , Jean , vous n aurez point de dragées.

Vli , vlan , taisez-vous ; Je me venge de deux époux.

Léandre me fait lui prêter

De l'argent, qu'il rend Dieu sait comme!

Jean, qui travaille et sait compter,

S'aperçoit qu'on touche à sa somme*

Hier il dit qu'on Ta volé;

Moi, du trésor je prends la clé.

Vli , vlan , taisez-vous ; Plus d'argent pour vous , petit homme
!

Vli , vlan , taisez-vous ; Je me venge de deux époux.

Léandre un soir était chez moi i A neuf heures mon mari
frappe.

Je n'ouvris point, l'on sait pourquoi * Mais à minuit Léandre
échappe* Il gelait, et Jean morfondu

A la porte avait attendu.

Vli, vlan, taisez-vous :

Quoi! monsieur croit-il qu'on l'attrape?

Vli, vlan, taïsee-vou« ; Je me venge de deux époux.

Mais à mon tour je le surpris Avec la vieille Pétronille.

D'un doigt de vin il était gris ; Il la trouvait fraîche et gentille.

Sur ses deux pieds il se dressait, Et le menton lui caressait.

Vli, vlan , taisez-vous ; Vous sentez le vin et la fille :

Vli , vlan , taisez-vous ; Je me venge de deux époux.

Jean peut briller entre deux draps , Malgré sa chétive appa-
rence ; Léandre fait plus d'embarras , Mais a beaucoup moins de
vaillance.

Lorsque Jean veut se reposer.

S'il me plaît encor d'en user.

136 CHANSONS DE BÉBANGER.

Vli , vlan , taisez-vous ; Et vite que Ton recommence :

Vli , vlan , taisez-vous ; Je me venge de deux épotux.

CHANSONS DE BÉRANGER. 137

Ioii c i ri aaii : j ftTJii i ,urn>rtasio"mBi^iu i3oc

NOVEMBRE

An : Vaudeville des Deox Edmond.

Tout marchands d'habits que nous sommes ,

Messieurs, nous observons les hommes :

D'un bout du monde à l'autre bout

L'habit fait tout. Dans les changements qui surviennent, Les
dépouilles nous appartiennent :

Toujours en grand nous calculons.

Vieux habits! vieux galons!

Parfois en lisant la gazette, Comme tant d'autres , je regrette

Mit au nombre de ses larcins

L*habit des saints , Au nez de plus-d'un philosophe Je vais en
revendre l'étoffe :

De piété nous redoublons.

Vieux habits ! vieux galons !

Long-temps vantés dans chaque ouvrage , Des grands , qu'au-
jourd'hui l'on outrage, Portent au fond de leurs manoirs

Des habits noirs.

Mais , grâce à nous , vont reparaître Ces manteaux qu'eux-
mêmes peut-être Trouvaient bien pesants et bien longs.

Vieux habits! vieux galons !

De m'enrichir j'ai l'assurance :

L'on fêtera toujours en France , En ville, au théâtre, à la cour,

L'habit du jour.

Gens vêtus d'or et d'écarlate, Pendant un mois chacun vous
flatte ; Puis à vos portes nous allons.

Vieux habits! vieux galons !

AVRIL

Ait: Bon voyage > chef DvinoUet.

Diogène , Sous ton manteau.

Libre et content, je ris et bois sans gêne.

Diogène, Sous ton manteau.

Libre et content, je roule mon tonneau.

Dans leau, dit-on, tu puisas ta rudesse ; Je n'en bois pas , et, censeur plus joyeux , En moins d'un mois , pour loger ma sagesse, J'ai mis à sec un tonneau de vin vieux.

Diogène, Sous ton manteau, Libre et content, je ris et bois sans gêne.

143 CHAÎSONS DE BERAMOER.

Diogène , Sous ton manteau, Libre et content, je roule mon tonneau.

Où je suis bien, aisément je séjourne; Mais comme nous les dieux sont inconstants :

Dans mon tonneau, sur ce globe qui tourne , Je tomme avec la fortune et le temps.

Diogène, Sous ton manteau , Libre et content, je ris et bois sans gêne. ' Diogène, Sous ton manteau.

Libre et content, je roule mon tonneau.

Pour les partis dont cent fois j'ai ri Ne pouvant être un utile soutien , Devant ma tonne on ne viendra pas dire : Pour qui tiens-tu, toi qui ne tiens à rien?

Diogène, Sous ton manteau , Libre et content, je ris et bois sans gêne.

Diogène, Sous ton manteau, Libre et content, je roule mon tonneau*

J'aime à fronder les préjugés gothiques Et les cordons de toutes les couleurs; Mais , étrangère aux excès politiques , Ma Liberté n a qu un chapeau de fleurs.

Diogène, Sous ton manteau^ Libre et content, je ris et bois sans gêne^ Diogène, Sous ton manteau , Libre et content, je roule mon tonneau.

Qu en un congrès, se partageant le monde.

Des potentats soient trompeurs ou trompés , Je ne vajs point demander à la ronde Si de ma tonne ils se sont occupés»

Diogène, Sous ton manteau, Libre et content, je ris et bois sans gêne.

144 CHANSONS DE BÉRAN6S».

Diogène, Sous ton manteau, libre et content, je roule mon tonneau.

N*ignorant pas où conduit la satire, Je fuis des cours le pompeux appareil : Des vains hoaneurs trop enclin à médire, Auprès des rois je <arain8 pour mon soleil.

Diogène, Sous ton manteau.

Libre et content, je ris et bois sans gêne.

Diogène, Sous ton manteau , Libre et content, je roule mon tomieau.

Lanterne en main, dans TAdiènes moderne Chercher un homme est un dessein fort beau Mais quand le »oir voit briller ma lanterne, C'est qu'aux amours elle sert de flambeau.

Diogène, Sous ton manteau.

Libre et content, je ris et bois sans gêne.

Dio^ène, Sous ton manteau , Libre et content, je roule mon tonneau.

Exempt d*imp6t, déserteur de phalange, Je suis pourtant assez bon citoyen :

Si les tonneaux man<]uaient pour la vendange, Sans murmurer je prêterais le mien.

Diogène, Sous ton manteau , Libre et content, je ris et bois sans gêne.

Diogène, Sous ton manteau.

Libre et content, je roule mon tonneau.

LE MAITRE D'ÉCOLE

An : Piin « pan , pan.

Ah! le mauvais garnement!

Sans respect il sort des bornes.

Je n ai dormi qa un moment , Et voilà son rudiment.

Zon , zon , zon , zon , zon, zon , zon !

Le coquin m'en fait des cornes.

Zon , zon , zon, zon , zon , zon , zon!

Le fouet, petit polisson !

Il a fait pis que cela

Pour m'échauffer les oreilles :

L'autre jour il me vola

Du vin que je cachais là.

Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!

Il m'en a bu deux bouteilles !

CHANSONS DE ^ÈBANGER. 147

Zon, zon, zon, zon, zon, zon,zon!

Le foaet, petit polisson!

Chez elle, quand le matin

Ma fenune est à sa toilette,

Je sais que le libertin

Quitte écriture et latin.

Zon , zon , zon , zon , zon, zon , zon !

Par la serrure il la ^piette.

Zon , zon , zon , zon , zon , zon , zon !

Le fouet, petit polisson!

A ma fille il fait Tamour,

Et joue avec la friponne.

Je Fai surpris l'autre jour,

Maître d'école à son tour.

Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!

Rendant ce que je lui donne.

Zon , zon , zon , zon , zon , zon , zon !

Le fouet^ petit polisson!

De le frapper je suis las ;

Mais dans ses dents monsieur gronde.

Dieu! ne prononce-t-il pas

Le mot de c... tout ba»?

Zon , zon , zon , zon , zon , zon , zon !

Il n est plus d'enfants au monde.

Zon , zon , zon , zon , zon , zon, zon!*

Le fouet, petit polisson!

LE CÉLIBATAIRE

CBANTés AU MARIAGE DE MON AMI B. WILHEH.

Air : Eh ! le cœur à la danse.

Du célibat fidèle appui,

Je vois avec colère L* Amour essayer aujourd'hui

Les larmes de son frère.

Grâces , talents , et vertus , Ont droit à mille tributs.

Mais un célibataire Ne peut chanter des noeuds si doux :

On n'aura rien à faire

Chez de pareils époux.

Monsieur prend femme, c'est fort bien ,

Il la prend jeune et belle :

Mais , comptant ses amis pour rien ,

Monsieur la prend fidèle.

150 OHANSONS DE BÉRAN6ER.

Il faudra dans cinquante ans Célébrer leurs feux constants.

Non, tout célibataire Ne peut chanter des noeuds si doux :

On n'aura rien à faire

Chez de pareils époux.

Morbleu! qui n'aurait de l'humeur

En pensant que madame De monsieur fera le bonheur.
 Bien qu'elle soit sa femme?
 Jours de paix et nuits^ d'amour; Le diable y perdra son tour.
 Non, tout'célibataire Ne peut chanter des nœuds si doux *
 On n'aura rien à faire
 Chez de pareils époux^
 Encor si l'Amour avait pris
 Une dîme en cachette!
 Mais le plus heureux des maris , En quittant sa couchette, De-
 main se pavanera.
 Et les mains se frottera...
 CHANSONS DE BÉRÂNGER. 151
 Non , tout célibataire Ne peut chanter des nœuds si doux :
 On n'aura rien à Faire Chez de pareils époux.
 •Mq»s i ttati , jiijaf i Offc m» ■ nrra ■nii^w.^i| i jiii.:q,iiiai»ii

TRINQUONS

Air: La Catacoua.

Trinquer est un plaisir fort sage Qu aujourd'hui l'on traite d'abus.

Quand du mépris d'un tel usage Les gens du monde sont im-
bus, De le suivre, amis, faisons gloire, Riant de qui peut s'en
moquer;

Et pour choquer.

Nous provoquer, Le verre en main, en rond nous attaquer,
D'abord nous trinquerons pour boire, Et puis nous boirons pour
trinquier.

A table croyez que nos pères ^

N'enviaient point le sort des rois ,

Et qu'au fragile éclat des verres

Ils le comparaient quelquefois.

A voix pleine ils chantaient Grégoire,

CHANSONS DE BERÂNGER. 153

Docteur que Fou peut expliquer;

Et pour choquer.

Se provoquer, Le verre en main , tous en rond s'attaquer, Nos
bons aïeux trinquaient pour boire.

Et puis ils buvaient pour trinquer.

L'Amour alors près de nos mères , Faisant chorus, battant des
mains.

Rapprochait les cœurs et les verres, Enivrait avec tous les vins.

Aussi n'a-t-on pas la mémoire Qu'une belle ait voulu manquer.

Pour bien choquer,

A provoquer.

Le verre en main , chacun à l'attaquer :

D'abord elle trinquait pour boire, Puis elle buvait pour trinquer.

Qu'on boive aux maîtres de la terre, Qui n'en boivent pas plus gaîment; Je veux , libre par caractère , Boire à mes amis seulement.

Malheur à ceux dont l'humeur noire

Sobstine à ne point remarquer

Que pour choquer,

Se provoquer, Le verre en mmn, tous en rond s'attaquer, L^amitié, qui trinque pour boire.

Boit bien plus encor pour trinquer!

PRIÈRE D'UN ÉPICURIEN

COUPLET ÉCRIT AUX CATACOMBES LE JOUR OU s'y RENDIRENT I LES MEMBRES DU CAVEAU.

Aïb: Ce magistrat irréprochable.

Du champ que ton pouvoir féconde, Vois la Mort trancher les épis; Amour, réparateur du monde, Réveille les cœurs assoupis.

A Thorreur qui nous environne Oppose le besoin d'aimer ; Et
si la Mort toujours moissonne, Ne te lasse pas de semer.

CHANSONS DE BEBANGER.

LES INFIDÉLITÉS DE LISETTE

AIR: Ermite, bon Ermite.

Lisette, dont l'empire S'étend jusqu'à mon vin , J'éprouve le
martyre D'en demander en vain.

Pour souffrir qu'a mon âge Les coups me soient comptés , Ai-
je compté, volage, Tes infidélités?

Lisette, ma Lisette, Tu m'as trompé toujours :

Mais vive la grisette!

Je veux, Lisette, Boire à nos amours.

Lindor, par son audace, Met ta ruse en défaut;

Il te parle à voix basse,

Il soupire tout haut.

Du tendre espoir qu'il fonde

Il m'instruit d'abord.

De peur que je n'en gronde,

Verse au moins jusqu'au bord.

Lisette, ma Lisette, Tu m'as trompé toujours :

Mais vive la grisette!

Je yeux, Lisette, Boire à nos amours.

Avec rieuroux Clitandre Lorsque je te surpris, Vous comptiez
d'un air tendre Les baisers qu'il t'a pris.

Ton humeur peu sévère En comptant les doubla; Remplis en-
cor mon verre Pour tous ces baisers-là.

Lisette , ma Lisette ,

Tu m'as trompé toujours :

158 CHANSONS DE BERANCER.

Mais vive la grisette!

Je veux, Lisette, Boire à nos amours.

Mondor, qui toujours donne Et rubans et bijoux , Devant moi
te chiffonne Sans te mettre en courroux.

J'ai vu sa main hardie S'égarer sur ton sein ; Verse jusqu'à la
lie Pour un si grand larcin.

Lisette, ma Lisette, Tu m'as trompé toujours :

Mais vive la grisette!

Je veux, Lisette, Boire à nos amours.

Certain soir je pénètre

Dans ta chambré, et satis bruit

Je vois par la fenêtre

Un voleur qui s'enfuit.

Je l'avais, dès la veille.

CHANSONS DE NSRANGER. 159

Fait fuir de ton boudoir.

Ah! qu'une autre bouteille M'empêche de tout voir!

Lisette, ma Lisette, Tu m'as troiftpé toujours :

Mais vive la (rrisette !

Je veux, Lisette, Boire à nos amours.

Tous , comblés de tes grâces , Mes amis sont les tiens , Et ceux
dont tu te lasses , C'est moi qui les soutiens.

Qu'avec ceux-là, traîtresse, Le vin me soit permis : Sois tou-
jours ma maltresse, Et ^fardons nos amis.

Lisette, ma Lisette, Tu m'as trompe toujours :

Mais vive la grisette!

Je veux, Lisette, Boire à nos amour».

LA CHATTE

Al B : La petite Ceadrillon.

Tu réveilles ta maîtresse, Minette, par tes longs cris.

Est-ce la faim qui te presse?

Entends-tu quelque souris?

Tu veux fuir de ma chambrette, Pour courir je ne sais oii.

Mia-mia-ou! que veut minette?

Mia-mia-ou! c est un matou.

Pour toi je ne puis rien faire ;

Gesse de me caresser.

kSur ton mal Tamour m*ëclaire :

J'ai quinze ans, j y dois penser.

Je gémis d'être seulette

En prison sous le verrou.

Mia-mia-ou! que veut minette?

Mia-mia-ou! c est un matou.

Si ton ardeur est extrême, Même ardeur vient me brûler ; J'ai
certain voisin que j*aime, Et que je n ose appeler.

Mais pourquoi, sur ma couchette, Rêver à ce jeune fou ?

Mia-mia-ou! que veut minette?

Mia-mia-ou! c'est un matou.

C'est toi, chatte libertine.

Qui mets le trouble en mon sein.

Dans la mansarde voisine Du moins réveille Valsain.
C'est peu qu'il presse en cachette Et ma main et mon genou.
Mia-mia-ou! que veut minette?
Mia-mia-ou! c'est un matou.
Mais je vois Valsain paraître !
Par les toits il vient ici.
Vite, ouvrons-lui la fenêtre :
Toi, minette, passe aussi.
Lorsqu*enfin mon cœur se prête Aux larcins de ce filou, Mia-
mia-ou! que ma minette, Mia-mia-ou! trouve un. matou.
CH&NSONS VIE BÉBANGEBv 168

ADIEUX DE MARIE STUART

Musique de M. B. WilBbm.

Adieu , charmant pays de France,
Que je dois tant chérir!
Berceau de mon heureuse enfance, Adieu ! te quitter c'est
mourir.
Toi que j'adoptai pour patrie, Et d oii je crois me voir bannir,
Entends les adieux de Marie, France, et garde son souvenir.

Le vent souffBe, on quitte la plage, Et, peu touché de mes sanglots.

Dieu , pour me rendre à ton rivage, Dieu n*a point soulevé les flots!

Adieu , charmant pays de France ,

Que je dois tant chérir!

Berceau de mon heureuse enfance, Adieu! te quitter c'est mourir.

164 CHANSONS DE BERÂNGER.

Lorsqu'aux yeux du peuple que j aime

Je ceignis les lis éclatants,

Il applaudit au rang suprême

Moins qu'aux charmes de mon printemps.

En vain la grandeur souveraine

M'attend chez le sombre Écossais ;

Je n'ai désiré d'être reine

Que pour régner sur des Français.

Adieu, charmant pays de France,

Que je dois tant chérir !

Berceau de mon heureuse enfance , Adieu! te quitter c'est mourir.

L'amour, la gloire, le génie.

Ont trop enivré mes beaux jours ;

Dans l'inculte Galédonie

De mon sort va changer le cours.

Hélas! un présage terrible

Doit livrer mon cœur à l'effroi :

J'ai cru voir, dans xm songe horrible,

Un échafaud dressé pour moi.

Adieu , charmant pays de France, Que je dois tant chérir!

CHANSONS DE BFStÂNGER. 165

Berceau de mon heureuse enfance, Adieu! te quitter c est mourir.

France, du milieu des alarmes, La noble fille des Stuarts ,
Comme en ce jour qui voit ses larmes , Vers toi tournera ses regards.

Mais , Dieu! le vaisseau trop rapide Déjà vogue sous d'autres
deux; Et la nuit, dans son voile Humide , Dérobe tes bords à mes yeux!

Adieu , charmant pays de France ,

Que je dois tant chérir!

Berceau de mon heureuse enfance, Adieu! te quitter c'est mourir.

LES PARQUES

AiB: Elle aime à rire, elle aime à boire.

Sages et fous , gueux et monarques , Apprenez un fait tout nouveau :

Bacchus a vidé son caveau Pour remplir la coupe des Parques.

C'est afin de plaire aux Amours , Qui chantaient d'une voix sonore :

Que tout mortel ajoute encore Des jours heureux à ses beaux jours!

Du monde éternelle ennemie, Atropos , au fatal ciseau , Bu-
vant à longs traits et sans eau , Sur la table tombe endor|mie;
Mais ses deux sœurs filent toujours , Souriant à qui les implore.

Que tout mortel ajoute encore

Des jours heureux à ses beaux jours!

Lachésis , remplissant sa tasse, s'écrie : Atropos dort enfin!

Mais trop sec , hélas! et trop fin , Je crains que mon fil ne se casse.

Pour le tremper ayons recours A ce nectar qui me restaure.

Que tout mortel ajoute encore Des jours heureux à ses beaux jours!

Garnissant sa quenouille immense,

Gloho lui dit : Oui , travaillons ;

De yin arrosons les sillons
Où de mon hn croît la semence.
Cette rosée aura toujours
Le pouvoir de la faire éclore.
Que tout mortel ajoute encore
Des jours heureux à ses beaux jours!
Quand ces Parques , vidant bouteille, Filent nos jours sans nul
souci.
Nous qui buvons gaîment ici, Craignons qu*Atropos ne
s*éveille.
Qu'elle dorme au gré des Amours , Et répétons à chaque au-
rore :
Que tout mortel ajoute encore Des jours heureux à ses beaux
jours !

CHANSOJNS DE BERANOER. 169

LA BOUTEILLE VOLÉE

AfB : Jm fétc de» bonnes gens*

Sans bruit, dan» ma retraite, Hier F Amour pénétra ,
Courut à ma cachette, Et de mon vin s'empara. Depuis lors ma
Toix sommeille; Adieu tous mes joyeux sons.

Amour, rends-moi ma bouteille.

Ma bouteille et mes chansons.

Iris , dame et coquette, A ce larcin Ta poussé.

Je n'ai plus la recette , Qui soulage un cœur blessé.

C'est pour gémir que je veille, En proie aux jaloux soupçons.

Amour, rends-moi ma bouteille.

Ma bouteille et mes chansons»-

Épicurien aimable, A verser i&ais mmvitant.

Un vieil ami de table Me tend son verre en chantant; Un autre
vient à l'oreille Me demander des leçons.

Amour, rends-moi ma bouteille.

Ma bouteille et mes chansons.

Tant qu'Iris eut contre elle Ce bon vin si regretté,

Grisette folle et belle Tenait mon coeur en gaité.

lison n*^ point sa pareille Pour vivre avec des garçons.

Amour, rends-moi ma bouteille.

Ma bouteille et mes chansons.

Mais le filou se livre : Joyeux , il vient à ma voix ;

De mon vin il est ivre, Et n*en a bu que deux doigts.

Qu'Iris soit une merveille, Je me ris de ses façons :

Amour me rend ma bouteille, Ma bouteille et mes chansons.

172 CHANSONS DE BÉRANGÈRE.

A WE DAHE AG^E DE SOIXANTE-DIX ANS , LE JOUR DE SAINTE-MARGUERITE

Air : La Catacona.

Laissons la musique nouvelle; Notre amie est du bon vieux temps.

Sur un air aussi simple qu'elle Chantons des couplets bien chantants.

L'esprit du jour a son mérite, Mais c'est surtout lui que je crains :

Ses traits si fins ñe semblent vains , Pour les entendre il faudrait des devins.

Amis , chantons à Marguerite De vieux airs et de gais refrains.

Elle a chanté dans sa jeunesse

Ces couplets comme on n'en fait plus ,

Où Favart peignait la tendresse,

Où Panard frondait les abus.

Contre l'humour qui nous irrite , Quels antidotes souverains!

liCurs vers badins ,

Francs et malins , Aux moins joyeux faisaient battre des mains.

Ah ! rappelons à Marguerite Leurs vieux airs et leurs gais refrains.

G*est un charme que la mémoire :

On se répète jeune ou vieux.

Les refrains forment notre histoire; Il faut tacher qu'ils soient joyeux.

Amusons le temps qui trop vite Entraîne les pauvres humains;

Et les destins

Sur nos festins Faisant briller des jours longs et sereins, Que dans trente ans pour Marguerite Nos couplets soient de gais refrains !

A table alors venant nous rendre, Tous , le front ridé par les ans , Dans une accolade bien tendre

Nous mêlerons nos cheveux blancs.

Les souvenirs naîtront bien vite; Nos cœurs émus en seront pleins.

Moments divins !

Les noirs chagrins Fuyant au bruit des transports les plus saints , Sur les cent ans de Marguerite Nous chanterons de gais refrains!

L'HOMME RANGÉ

Air : Eh ! Ion Ion la , landerirette.

Maint vieux parent me répète Que je mange ce que j'ai.

Je veux à cette sornette Répondre en homme rangé :

Quand on n'a rien ,

Landerirette, On ne saurait manger son bien.

Faut-il que je m'inquiète Pour quelques frais superflus?

Si ma conscience est nette , Ma bourse Test encor plus.

Quand on n'a rien ,

Landerirette, On ne saurait manger son bien.

Un gourmand dans son assiette Fond le bien de ses aïeux;

Mon hôte à crédit me traite; J'ai bonne chère et vin vieux.

Quand on n'a rien ,

Landerirette, On ne saurait manger son bien.

Que Dorval , à la roulette, A tout son or dise adieu :

J'y jouerais bien en cachette; Mais il faudrait mettre au jeu. . .

Quand on n'a rien,

Landerirette, On ne saurait manger son bien.

Mondor, pour une coquette, Se ruine en dons coûteux; C'est pour rien que ma Lisette Me trompe et me rend heureux.

Quand on n a rien ,

Landerirette, On ne saurait manger son bien.

BON VIN ET FILLETTE

Aie : Ma tante Urlarette.

L'Amour, Tamitié, le vin , Vont égayer ce festin ; Nargue de toute étiquette !

Turlurette,

Turlurette, Bon vin et fillette!

L'Amour nous fait la leçon :

Partout ce dieu sans façon Prend la nappe pour serviette.

Turlurette,

Turlurette, Bon vin et fillette!

Que dans Tor mangent les grands ,

Il ne faut à deux amants

Qu'un seul verre, qu'une assiette.

Turlurette, Tiirlurette, Bon vin et fillette!

Sur un trône est-on heureux?

On ne peut s'y placer deux :

Mais vivent table et couchette!

Turlurette, Turlurette, Bon vin et fillette!

Si Pauvreté qui nous suit A des trous à son habit, De fleurs ornons sa toilette.

Turlurette, Turlurette, Bon vin et fillette!

Mais que dis-je? Ah! dans ce cas , Mettons plutôt habit bas; Lise en paraîtra mieux faite.

Turlurette,

Turlurette, Bon vin et fillette!

• rfl-in-M ■■■■■ ■!! ■■ Ml n ÉM Wl^l ^ j^j,

LE VOISIN

AiH : Eh ! qn'est-ce que ça m' fait à moi ?

Je veux , voisin et voisine, Quitter le ton libertin ; J'ai pour oncle un sacristain , Et pour sœur une bégueine.

Mais le diable est bien fin ; Qu'en dites-vous , ma voisine?

Mais le diable est bien fin; Qu'en dites-vous, mon voisin?

Paul, docteur en médecine, Craint pour le fil de nos jours , Que le vin et les amours N'usent trop tôt la bobine :

£b ! fi du médecin ; Qu'en dites- vous , ma voisine?

Eb! fi du médecin; Qu'en dites-vous, mon voisin?

L'embonpoint de Joséphine Fait demander ce que c'est; Moi,
je crois que son corset Lui rend la taille moins fine.

C'est l'effet du basin ; Qu'en dites-vous, ma voisine?

C'est l'effEt du basin ; Qu'en dites-vous, mon voisin?

Mademoiselle Justine

Met au monde an gros poupon :

L'un dit que c'est un dragon , j

L'autre un soldat de marine. '

Je le crois fantassin ; Qu'en dites-vous, ma voisine?

Je le crois fantassin ; Qu'en dites- vous, mon voisin?

Depuis peu chez ma cousine, Qui jeûnait en carnaval.

Je vois certain cardinal.

Et trouve bonne cuisine :

Serait-il mon cousin?

Qu'en dites-vous, ma voisine? *

Serait-il mon cousin?

Qu*en dites-vous , mon voisin?

Une actrice qu'on devine Veut, pour plaire à dix rivaux , In-
venter des coups nouveaux Au doux jeu qui les ruine :

G*est un fort beau dessein ; Qu en dites-vous , ma voisine?

C'est un fort beau dessein ; Qu en dites-vous , mon voisin?

Faut-il qu'une affreuse épine Se mêle aux fleurs de Cypris !

Pour ce poison de Paris Que n'est-il une vaccine î

Gela serait divin; Qu'en dites-vous , ma voisine?

Gela serait divin; Qu'en dites-vous, mon voisin?

D'aucun mal , je l'imagine , Notre quartier n'est frappé •

Là point de mari trompé, Point de femme libertine.

C'est un quartier fort sain ; Qu'en dites- vous , ma voisine?

C'est un quartier fort sain ; Qu'en dites- vous, mon voisin?

CHANSONS DB BÉEANGER. 183

LE CARILLONNECR

AïK : MoD système est d'aimer le bon TÎn.

Digue, digue, dig, din , dig, dtn, don.

Ah! que j'aime A sonner un baptême!

Aux maris j'en demande pardon.

Dig, din, don, din, digue, digue, don.

Les décès m'ont assez fait connaître ; Préludons sur un ton plus heureux.

D'un vieillard rhéritier vient de nattrc.

Sonnons fort: c'est un fait scandaleux.

Digue, digue, dig, din, dig, din, don.

Ah! que j'aime 4. sonner un baptême!

Aux maris j'en demande pardon.

Dig, din, don, din, digue, digue, don.

La maman est gaillarde et jolie:

Mais Fèpoux est triste et catarrheux; Sur son compte il sait ce qu'on publié.

Sonnons fort: il n est pas généreux.

Digue, digue, dig, din, dig, din, don.

Ah! que j'aime A sonner un baptême!

Aux maris j'en demande pardon.

Dig, din, don, din, digue, digue, don.

De l'enfant quel peut être le père?

N'est-ce pas mon voisin le banquier?

Les cadeaux mènent vite une affaire.

Sonnons fort: il est gros marguillier.

Digue, digue, dig, din, dig, din, don.

Ah! que j'aime A sonner nn baptême!

Aux maris j'en demande pardon.

Dig, din, don, din, digue, digue, don.

Si j'osais , je dirais que le maire S'est créé ce petit échevin ;

CHANSONS DE BÉRANGER. ^ 185

Je lai vu chiffonner la commèFe.

Sonnons fort : je boirai de son vin.

Digue , digue , dig , din , dig , din , don , Ah! que j'aime A sonner un baptême!

Aux maris j'en demande pardon.

Dig, din, don, din, digue, digue, don.

Je crois bien que notre grand vicaire Aura mis le doigt au bénitier.

Depuis peu ma fille a su lui plaire.

Sonnons fort, pour Thonneur du métier.

• Digue, digue, dig, din, dig, din, don.

Ah I que j'aime

A sonner un baptême !

Aux maris j'en demande pardon.

Dig, din, don, din, digue, digue, don.

Notre gouverneur a, je le pense.

Prélevé des droits sur ce terrain ; ' Dans l'église il vient donner quittance.

Sonnons fort : monseigneur est parrain.

186 CHANSONS DE BÉBAÏGEB.

Digue, diçae, dig, dm, diç, din, don.

Ah! qae j'aime A sonner on bapt^e !

Aux maris j'en demande pardon.

Dig, din, don, din, digue, digne, don.

rtns facile à nommer que ton père.

Cher enfant, quel bonheur infini !

Je suis sur de te Yoir plus d'un frère.

Sonnons fort: et que Dieu soit béni !

Digue, digne, dig, din, dig, din, don. Ah! que j'aime A sonner
on baptême !

Aux maris j'en demande pardon.

Dig, din, don, din, digue, digue, don.

A MES AMIS

AiB de la Pipe de tabac.

Nous verrons le temps qui nous presse
Semer les rides sur nos fronts ;
Quoi qu'il nous reste de jeunesse, Oui, mes amis, nous
vieillirons.

Mais à chaque pas voir renaitre
Plus de fleurs qu'on n'en peut cueillir;
Faire un doux emploi de son être, Mes amis , ce n'est pas
vieillir.

• En vain nous égayons la vie

Par le champag^ene et les chansons ;

A table, où le cœur nous convie,

On nous dit que nous vieillissons.

Mais jusqu'à sa dernière aurore

En buvant frais s'épanouir.

Même en tremblant chanter encore.

Mes amis, ce n'est pas vieillir.

Brûlons-nous pour une coquette Un encens d'abord accueilli,
Bientôt peut-être elle répète Que nous n'avons que trop vieilli.

Mais vivre en tout d'économie, Moins prodiguer et mieux
jouir, D'une amante faire une amie.

Mes amis , ce n'est pas vieilUr.

Si long-temps que l'on entretienne Le cours heureux des pas-
sions , Puisqu'il faut qu'enfin l'âge vienne, Qu'ensemble au moins
nous vieillissions Chasser du coin qui nous rassemble Les maux
prêts à nous assaillir.

Arriver au but tous ensemble.

Mes amis , ce n'est pas vieillir.

• a.ii" i ttirii i .^M^m,.p: o .: i ii.u:o:»am^M,Brron »

LES BILLETS D'ENTERREMENT

AïK: C'est un Unia, landerirette.

Notre alègresse est trop vive ;

Amis , pendant nos ébats ,

Sachez qu'un joli convive

Sent approcher son trépas.

Faut-il qu'à la fleur de Tàge

Il ait ce pressentiment! Tous nos billets de mariage Sont des billets d enterrement.

Il sait que l'Amour le guette Pour se venger aujourd'hui D'une querelle secrète Qu'il eut vingt fois avec lui :

Rien que d'y penser je gage Qu'il meurt presque en ce moofent.

LA DOUBLE CHASSE

AiR: Tonton, tontaine, tonton.

Allons, chasseur, vite en campagne; Du cor n entends-tu pas le son?

Tonton, tonton, tontaine, tonton.

Pars, et quauprès de ta compagne L* Amour chasse dans ta maison.

Tonton , tontaine , tonton.

Avec nombreuse compagnie, Chasseur, tu parcoures le canton.

Tonton , tonton , tontaine, tonton.

Auprès de ta femme jolie Combien de braconniers voit-on!

Tonton , tontaine, tonton.

Du cerf prêt à forcer Fenceinte, Chasseur, tu fais le fanfaron.

Tonton, tonton, tontaine, tonton.

CHANSONS DE BERANOER. 193

Auprès de ta femme, sans crainte, Se glisse uu chasseur franc luron.

Tonton, tontaine, tonton.

Chasseur, par ta meute surprise, La bête pleure; on lui répond :

Tonton, tonton, tontaine, tonton.

Ta femme, aux abois déjà mise.

Sourit aux efforts du fripon.

Tonton , tontaine, tonton.

Chasseur, un seul coup de ton arme Met bas le cerf sur le gazon* Tonton , tonton , tontaine, tonton.

L*amant, pour ta moitié qu'il charme.

Use de la poudre à foison.

Tonton, tontaine, tonton.

Chasseur, tu rapportes la bête.

Et de ton cor enfles le son.

Tonton , tonton, tontaine, tonton.

L'amant quitte alors sa conquête, Et le cerf entre à la maison.

Tonton, tontaine, tonton.

■itt: i ui-niL ' .Jtt'u,>m.oug

LES PETITS COUPS

Air : Tout ça passe en même temps.

Maîtres de tous nos désirs , Réglons-les sans les contraindre :

Plus Texcès nuit aux plaisirs , Amis , plus nous derons le craindre.

Autour d'une petite table , Dans ce petit coin fait pour nous ,
Du vin vieux d'un hôte aimable Il faut boire (ter) à petits coups.

Pour éviter bien des maux , Veut-on suivre ma recette.

Que l'on nage entre deux eaux, Et qu'entre deux Vihs 1 on se mette.

Le bonheur tient au savoiⁱ vivre :

De l'abus naissent les dégoûts ;

Trop a-la-fois nous enivre;

Il faut boire (ter) à petits coups.

Loin d'en murmurer en vain ,

Ég^ayons notre indigence :

Il suffit d'un doigt de vin Pour réconforter l'espérance.

Et vous , que flatte un sort prospère , Pour en jouir, modérez-vous ;

Car, même dans un grand verre,

Il faut boire (ter) à petits coups.

Philis , quel est ton effroi ?

La leçon te déplaît-elle?

Les petits coups , selon toi , Sentent le buveur qui chancelle.

Quel que soit le désir qui perce Dans tes yeux , vifs comme tes goûts ,

Du filtre qu'Amour te verse

Il faut boire (ter) à petits coups.

Oui , de repas en rqpas , Pour atteindre à la vieillesse ,

196 CHANSONS DE BÉBANGER.

Ne nous incommodons pas , Et soyons fous avec sagesse.

Amis , le bon vin que le nôtre !

Et la santé , quel bien pour tous !

Pour ménager Tun et Tautre, Il faut boire (ter) à petits coups.

CHANSONS DE BERÂNGER. 197

■ua o rji o rra-aïOB O Z PSDc»

ÉLOGE DE LA RICHESSE

Air du Taudeville d'Arlequin cruello.

La richesse, que des frondeurs

Dédaignent, et pour cause, Quand elle vient sans les grands ,

Est bonne à quelque chose.

Loin de les rendre à ton Grèsus , Va boire avec ses cent écus ,

Savetier, mon compère.

Pour moi , qu'il m*arrive un trésor ; Que dans mes mains
pleuve de Tor, De l'or, De Tor,

Et j'en fsâs mon affaire !

Je souris à la pauvreté,

Et j'ignore l'envie :

Pourquoi perdrai-je ma galté

Dans une douce vie?

Maison , jardin , livres , tableaux , Large voiture et bons chevaux , Pourraient-ils me déplaire ?

Quand mes vœux prendraient plus d'essor, Que dans mes mains pleuve de For, De l'or, De l'or, Et j'en fais mon affaire!

Bonjour, Mondor, riche voisin.

Ta maîtresse est jolie; Son œil est noir, son esprit fin ,

Et sa taille accomplie.

J'atteste sa fidélité; Mais que peut contre sa fierté

L'amour d'un pauvre hère?

Pour te l'enlever, cher Mondor, Que dans mes mains pleuve de l'or, De l'or, De l'or.

Et j'en fais mon affaire!

Le vin s'aigrit dans mon gosier Chez un traiteur maussade;

Mais à sa table un financier

Me verse-t-il rasade; Combien , dis-je, ces bons vins blancs?

On me répond : Douze cents francs.

Par ma foi , ce n est guère.

En Champagne on en trouve encor :

Que dans mes mains pleuve de Tor, De l'or, De l'or,

Et j'en fais mon affaire!

A partager dès aujourd'hui,

Amis , je vous invite.

Nous saurions tous , en cas d'ennui ,

Me ruiner bien vite.

Manger rentes et capitaux, Équipages, terres, châteaux.

Serait gai, je l'espère.

Ah! pour voir la fin d'un trésor.

Que dans mes mains pleuve de l'or.

De l'or.

De l'or.

Et j'en fais mon affaire!

200 CHANSONS DE FIÉBANGER.

GENRE A LÀ MODE

Air à faire.

« Ah! s'il passait un chevalier K Dont le cœur fût tendre et fidèle, « Et qu'il triomphât du geôlier « Qui me retient dans la tourelle, n Je bénirais ce chevalier. »

Par-là passait un chevalier A l'honneur, à l'amour fidèle :

« Dame, dit-il, quel dur geôlier « Vous retient dans cette tourelle?

« Est-il prélat ou chevalier? »

« C'est mon époux, bon chevalier, « Qui veut que je lui sois fidèle.

CHANSONS DE BEHANGER. 201

« Et qui me laisse, en vieux geôlier, « Coucher seule dans la tourelle.

« Délivrez-moi, bon chevalier. »

Soudain le jeune chevalier, A qui son bon ange est fidèle ,
Trompe les regards du geôlier.

Et pénètre dans la tourelle.

Honneur, honneur au chevalier !

La prisonnière au chevalier Fait promettre un amour fidèle.

Puis se venge de son geôlier Sur le grabat de la tourelle.

Soyez heureux, beau chevalier !

Alors et dame et chevalier, Sautant sur un coursier fidèle.

Vont au nez du mari-geôHer Jeter les clefs de la tourelle.

Puis , adieu dame et chevalier.

Honneur aux galants chevaliers!

Honneur à leurs dames fidèles!

Conti^e rhymen et ses geôliers , Dans les palais , dans les tourelles , Dieu protégeait les chevaliers.

LES MARIONNETTES

Air : La marmotte a mal au pied.

Les marionnettes, croyez-moi,

Sont les jeux de tout âge :

Depuis l'artisan jusqu'au roi,

De la ville au village ; Valets , journalistes , flatteurs ,

Dévotes et coquettes , Ah! sans compter nos grands acteurs,

Combien de marionnettes!

L'homme, fier de marcher debout,

Vante son équilibre :

Parcequ'il court et va par-tout.

Le pantin se croit libre. Mais dans combien de mauvais pas

Sa fortune le jette I

Ah! du destin l'homme ici-bas N'est que la marionnette.

Ce tendron des plus innocents ,

Que le désir devore, Au trouble secret de ses sens

Ne conçoit rien encore.

Veiller la nuit, rêver le jour,
L*étonne et l'inquiète.
Elle a quinze ans : ah ! pour lamour
La bonne marionnette!
Voyez ce mari parisien
Que maint galant visite; Il vous accueille mal ou bien ,
Vous cherche ou vous évite.
Est-il confiant ou jaloux,
A Tair dont il vous traite?
Non : de sa femme un tel époux
N*est que la marionnette.
Près des femmes que sommes-nous?
Des pantins qu on ballotte.
Messieurs, sautez, faites les fous
Au gré de leur marotte !
Le plus lourd et le plus subtil
Font la danse complète ; Et Dieu pourtant n*a mis qu un fil
A chaque marionnette.

LE SCANDALE

Aie : La farira dondaiae , gai !

Aux drames du jour Laissons la morale :

Sans vivre à la cour, J*aime le scandale.

Bon!

La farira dondaine ,

Gai!

La farira dondé.

Nargue des vertus !

On n*en sait que faire.

Aux sots revêtus Le tout est de plaire.

Bon!

La farira dondaine,

Gai!

La farira dondë.

De ses contes bleus L'honneur nous assomme.

C'est un vice ou deux Qui font Thonnète homme.

Bon!

La farira dondaine,

Gai!

La farira dondë.

Pour des vins de prix Vendons tous nos livres .

C'est peu d'être gris ; Amis, soyons ivres.

Bon!

La farira dondaine,

Gai!

La farira dondé.

Grands réformateurs , PiHers de coulisses , Chassez les erreurs ; Nous gardons nos vices.

Bon!

La farira dondaine ,

Gai!

La farira dondé.

Paix! dit à ce mot Caton , qui fait rage ; Mais il prêche en sot,
Moi, je ris en sage.

Bon!

La farira dondaine.

Gai!

La farira dondé.

■ ^ l i ■ r i i.—Mwfc^ii

A MON MEDECIN , LE JOUR DE SA FETE

Am : Ainsi jadis un grand prophète.

Saluons de maintes rasades Ce docteur à qui je dois tant»

Mais , pour visiter ses malades , Je crains qu'il n'échappe à l'instant.

A ces soins son art le condamne, S'il vient un message ennemi.

Fiévreux , buvez votre tisane ; Laissez-nous fêter notre ami.

Oui , que ses malades attendent ; Il est au sein de l'amitié.

Mais vingt jeunes fous le demandent D'un air qui pourtant fait pitié.

De Vénus amants trop crédules , Sur leur état qu'ils ont gémi î

210 CHANSONS DE BÉRANG[^]R.

Eh! messieurs, prenez des pilules ; Laissez-nous fêter notre ami.

Quoi! ne peut-on venir au monde Sans l'enlever à ses enfants ?

Certaine personne un peu ronde Réclame ses secours savants.

J entends ce tendron qui l'appelle :

Les parents même en ont frémi.

N accouchez pas , mademoiselle ; Laissez-nous fêter notre ami.

Qu'il coule gaîment son automne , Que son hiver soit encor loin !

Puisse-t-il des soins qu'il nous donne N'éprouver jamais le he-soin !

Puisqu'enfin dans nos embrassades Il n'est point heureux à demi, Mourez sans lui, mourez, malades; Laissez-nous fêter notre ami.

ANNÉE

Aia du ballet des Pierrots.

Je viens d* Montmartre avec ma bête

Pour fêter ce maître malin.

Et n* crains point qu'au milieu d* la fête

Un bon mot m* renvoie au moulin.

On dit qu'avec plus d'un g[ënie

Antoin' prend plaisir à cela.

Nous qui n somm's pas d' lacadémie,

Souhaitons-lui d' ces p'tits plaisirs-là.

Il n' s'en tient pas à des saillies ; Dans plus d'un genre il est heureux.

J* sais mêm' qu'il fait des tragédies

Quand il n'est pas trop paresseux ^

De la Merpomène idolâtre

Qu'il fass' mourir par-ci par-là.

Nous qui n' somm's pas d'z héros d* théâtre,

Souhaitons-lui d* ces p'tits plaisirs-là.

On m assur* qu*il vient d' faire un livre Où c* gui a du bon : je
T crois bien.

C' docteur-là nous enseigne à vivre Par la bouch' d'un arbre ou
d'un chien.

A messieurs les PoHchinelles ' Il dit : Vous en voulez, en v'ia.

Nous , qui n' tenons pas les ficelles , Souhaitons-lui d' ces p'tits
plaisirs-là.

A la cour il s* moqu'rait, je 1* gage, Mém' de messieurs les
chambellans.

De c' pays n'ayant point l' langage, Il vant' la paix aux
conquérants.

> Je crois inutile de rappeler ici les succès dramatiques de
l'auteur de MariuSy des Vénitiens y etc.

3 Polichinelle est le héros d'une des plus jolies fables du re-
cueil de M. Arnault, recueil apprécié par tous les gens de goût, et
dont la réputation ne peut qu'aller en augmentant.

A d' grands seigneurs qui n* sont pas minces Sans ramper tou-
jours il parla.

Nous y qu on n a pas encor faits princes , Souhaitons-lui d*
ces petits plaisirs-là.

Mais, quoiqu* malin , z'il est bon homme ;

Demandez à sa fille, à ses fils.

Ah! qu'il soit toujours aimé comme

Il aime ses nombreux amis !

Que r secret d' son bonheur suprême

Reste à c*te gross* maman que v*là.

Nous qui sommes d' ceux qu'Antoine aime,

Souhaitons-lui d* ces vrais plaisirs-là.

Nota, On troaTera peut-être que cette chanson , comme beaucoup d'autres des miennes, était peu digne de voir le jour. En effet je ne la livre à Timpression que parcequ'elle m'offre Toccasion de payer un tribut d'éloges à l'un de nos littérateurs les plus distingués. Je regrette qu'elle ne soit pas meilleure, et sur-tout que le ton qui y régné ne m'ait pas permis d'y faire entrer l'expression de ma reconnaissance particulière pour l'homme excellent dont l'amitié me fut s! long-temps utile , et me sera toujours précieuse.
(181 5.)

»GtfC«>«

LE BEDEAU

Air : Sens devant derrière, sens dessus dessous.

Pauvre bedeau! métier d'enfer!

La g^rand messe aujpurd*hui me damne.

Pour me régaler du plus cher,

Au beau coin m'attend dame Jeanne.

Voici l'heure du rendez-vous;

Mais nos prêtres s'endorment tous.

Ah ! maudit soit notre curé !

Je vais, sacristie!

Manquer k partie.

Jeanne est prête et le vin tiré.

Ite, missa est, monsieur le curé!

Nos enfants de chœur, j'en réponds , Devinent ce qui me tracasse.

Dépêchez- vous, petits fripons, Ou vous aurez des coups de masse.

Chantres , c'est du vin à dix sous :

Chantez pour moi comme pour vous.

Mais maudit soit notre cure !

Je vais, sacristie!

Manquer la partie.

Jeanne est prête et le vin tiré.

Ite, missa est, monsieur le curé!

Notre Suisse, alongez le pas ;

Sur-tout faites ranger ces dames.

La quête ne finira pas :

Le vicaire lorgne les femmes.

Ah ! si la gentille Babet

Pour se confesser Tattendait !

Mais maudit soit notre curé !

Je vais, sacristie!

Manquer la partie.

Jeanne est prête et le vin tiré.

Ite y missa est, monsieur le curé !

Curé, songez à la Saint-Leu :

Ce jour-là vous dîniez en ville.

Quel train vous nous meniez, morbleu !

On passa presque l'Évangile.

En faveur de votre bedeau

Sautez la moitié du Credo.

Mais maudit soit notre curé !

Je vais , sacristie !

Manquer la partie.

Jeanne est prête et le vin tiré.

ItCj missa est ^ monsieur le curé !

ON S'EN FICHE

AiH : Le fleuve d'oubli.

De traverse en traverse, Tout va dans l'univers

De travers.

Toute femme est perverse , Tout traiteur exigeant

Pour l'argent.

A tout jeu le sort nous triche ; Mais enfin est-on gris,

Biribi,

On s'en fiche ! (ter.)

Désespoir d'un ivrogne, Vient un marchand maudit

Qui vous dit Qu'en Champagne, en Bourgogne, Les coteaux
sont gréids

Et gelés.

A tout jeu le sort nous triche ; Mais enfin est-on gris , Biribi,
On s'en fiche ! (ter.)

Oubhez une dette,

Chez vous entre un huissier

Bien grossier Qui vend table et couchette, Et trouve encor de
quoi

Pour le roi.

A tout jeu le sort nous triche ; Mais enfin est-on gris ,

Biribi,

On s'en fiche! (ter.)

Aucun plaisir n'est stable :

Pour boire est-on assis

Cinq ou six.

Avant vous sous la table Tombent deux, trois amis

Endormis.

A tout jeu le sort nous triche ; Mais enfin est-on gris ,

CHANSONS DE BÉtlANGER. 219

Biribi,

On s'en fiche ! (ter.)

C'est trop d'une maîtresse :

Que je fus malheureux

Avec deux !

Que j'eus peu de sagesse D'en avoir jusqu'à trois

A-la-fois !

A tout jeu le sort nous triche ; Mais enfin est-on gris ,

Biribi ,

On s'en fiche ! (ter.)

De ma misanthropie Pardonnez les accès

Et l'excès ; Car je crains la pëpic , Et je ne vois qu'abus

Et vins bus.

A tout jeu le sort nous triche ; Mais enfin est-on gris ,

Biribi ,

On s'en fiche ! (ter.)

JEANNETTE

Fi des coquettes maniérées!

Fi des bégueules du grand ton!

Je préfère à ces mijaurées Ma Jeannette, ma Jeanneton.

Jeune, gentille, et bien faite.

Elle est fraîche et rondelette ; Son œil noir est pétillant.

Prudes, vous dites sans cesse Qu*elle a le sein trop saillant :

G est pour ma main qui le presse Un défaut bien attrayant.

Fi des coquettes maniérées!

Fi des bégueules du grand ton !

Je préfère à ces mijaurées Ma Jeannette, ma Jeanneton.

Tout son charme est dans la grâce;

Jamais rien ne l'embarrasse :

Elle est bonne, et toujours rit

Elle dit mainte sottise,

A parler jamais n*apprend ;

Et cependant, quoi qu*on dise,

Ma Jeannette a de l'esprit.

Fi des coquettes maniérées!

Fi des bégueules du grand ton !

Je préfère à ces mijaurées Ma Jeannette, ma Jeanneton.

A table dans une fête.

Cette espiègle me tient tête Pour les propos libertins.

Elle a la voix juste et pure.

Sait les plus joyeux refrains.

Quand je l'en prie, elle j%ire ; Elle boit de tous les vins.

Fi des coquettes maniérées !

Fi des bégueules du grand ton!

Je préfère à ces mijaurées Ma Jeannette^ ma Jeanneton.

Belle d amour et de joie, Jamais d une riche soie Son corsage n
est paré.

Sous une toile proprette Son triomphe est assuré ; Et, sans
nuire à sa toilette.

Je la chiffonne à mon gré.

Fi des coquettes maniérées!

Fi des bégueules du grand ton!

Je préfère à ces mijaurées Ma Jeannette, ma Jeanneton.

La nuit tout me favorise ;

Point de voile qui me nuise.

Point d'inutiles soupirs.

Des deux mains et de la bouche

Elle attise les désirs ,

Et rompit vingt fois sa couche

Dans Tardeur de nos plaisirs.

CHANSONS DE BÉRANGÈRE. 223

Fi des coquettes maniérées!

Fi des bégueules du grand ton!

Je préfère à ces mijaurées Ma Jeannette, ma Jeanneton.

A SOPHIE

QUI ME PRIAIT DE COMPOSER UN ROMAN POUR LA DISTRAIRE. Air : J'ai vu par-tout dans mes voyages.

Tu veux que pour toi je compose Un long roman qui fasse effet.

A tes vœux ma raison s'oppose ; Un long roman n'est plus mon fait.

Quand l'homme est loin de son aurore, Tous les romans deviennent courts ; Et je ne puis long-temps encore | Prolonger celui des amours. (

Heureux qui peut dans sa maîtresse Trouver l'amitié d'une sœur !

Des plaisirs je te dois l'ivresse.

Et des tendres soins la douceur.

Des héros, des prétendus sages Les longs romans, qui font pitié.

Ne vaudront jamais quelques pagres Du doux roman de l'amitié.

Triste roman que notre histoire !

Mais, Sophie, au sein des amours.

De ton destin, j'aime à le croire, Les plaisirs charmeront le cours.

Ah! puisses-tu, vive et jolie.

Long-temps te couronner de fleurs.

Et sur le roman de la vie Ne jamais répandre de pleurs !

226 CHANSONS DE BÉRANGÈRE.

MOIS DE MAI

Air: Un magistrat irréprochable.

Lise, qui règles par la grâce Du Dieu qui nous rend tous égaux, Ta beauté, que rien ne surpasse, Enchaîne un peuple de rivaux.

Mais si grand que soit ton empire, Lise, tes amants sont Français ; De tes erreurs permets de rire.

Pour le bonheur de tes sujets.

Combien les belles et les princes Aiment l'abus d'un grand pouvoir !

Combien d'amants et de provinces Poussés enfin au désespoir !

Crains que la révolte ennemie Dans ton boudoir ne trouve accès ;

Lise, abjure la tyrannie, Pour le bonheur de tes sujets.

Par excès de coquetterie iF'emme ressemble aux conquérants ,
Qui vont bien loin de leur patrie Dompter cent peuples différents.

Ce sont de terribles coquettes !

N'imite pas leurs vains projets.

Lise, ne fais plus de conquêtes, Pour le bonheur de tes sujets.

Grâce aux courtisans pleins de zèle, On approche des poten-
tats Moins aisément que d'une belle Dont un jaloux suit tous les
pas.

Mais sur ton lit, trône paisible.

Où le plaisir rend ses décrets , Lise , sois toujours accessible ,
Pour le bonheur de tes sujets.

Lise, en vain un roi nous assure Que, s'il règne, il le doit aux
cieux.

Ainsi qu'à la simple nature Tu dois de charmer tous les yeux.

22g CHANSONS DE BÉRANGCR.

Bien qu'en des mains comme les tiennes Le sceptre passe sans
procès , De nous il faut que tu le tiennes , Pour le bonheur de tes
sujets.

Pour te faire adorer sans cesse, Mets à profit ces vérités, lise,
deviens bonne princesse.

Et respecte nos libertés.

Des roses que Tamour moissonne Geins ton front tout brillant
d'attraits , Et garde long-temps ta couronne, Pour le bonheur de
tes sujets.

MOIS DE MAI

AiB : Nom d'un chien , j'veut être épicurien.

Quoi! c'est donc bien vrai qu'on parie Qu' lenn'mi va tout r
mettre chez nous

Sens sus d'ssous.

L' Palais-Royal, qu'est not' patrie, S'en réjouirait; Chacun son
intérêt.

Aussi point d' fille qui ne crie : Viv' nos amis , Nos amis les
enn'mis !

D* nos Français j' connaissons Ts astuces ; Ils n' sont pas aussi
bons chrétiens

Qu' les Prussiens.

Comm' l'argent pleuvait quand les Russes F'saient hausser d'
prix

ao

230 CHANSONS DE BÉRANGÉfi.

Tout* les filles d' Paris!

J' n'avions pas 1* temps d* chercher nos puces. Viv' nos amis ,
Nos amis les enn'mis !

Mais, puisqu'ils r*yienn't, faut les attendre. Je r verrons Bulof
, Titchacof ,

EtPlatof; L* bon Saken, dont 1* cœur est si tendre, Et puis ce
cher...

Ce cher monsieur Bliicher :

Ils nous donn'ront tout c' qu'ils vont prendre. Viv' nos amis ,
Nos amis les enn'mis !

Drès qu' les plum's de coq vont r'paraître, J' secourons , d' fa-
çon à l' fair' voir,

Not' mouchoir.

Quant aux amants , j' dois en r'connaitre, Ça tomb' sous l' sens
, Au moins deux ou trois cents.

Pour leurs entré' louons un' fenêtre.

Viv' nos amis , Nos amis les enn'mis !

J' conviens que d* certaines honnêfs femmes Tout autant qu
nous en ont pince

L'an passé, Et qu nos cosaqu's , pleins d' leurs beU's flammes ,
Prenaient Y chemin Du faubourg Saint-Germain.

Malgré l' tort qu' nous ont fait ces dames , Viv nos amis , Nos
amis les enn'mis!

Les affair's s'ront bientôt bâclées , Si j'en crois un vieux
libertin

D' sacristain.

Quand y aurait qucuqu's maisons d' brûlées, Queuqu s gens
d'occis , C'est r cadet d' nos soucis.

Mais j' rirai bien si j' sommes violées.

Viv' nos amis , Nos amis les enn'mis !

L'HABIT DE COUR

ou VISITE A UNE ALTESSE.

AiR: Ailez-vous-en, gens de la noce.

Ne répondez plus de personne, Je veux devenir courtisan.

Fripier, vite, que Ton me donne La défroque d'un chambellan.

Un grand prince à moi s'intéresse ; Gourons assiég;er son séjour.

Ah! quel beau jour! (bis.) Je vais au palais d'une altesse, Et j'achète un habit de cour.

Déjà, me tirant par l'oreille.

L'ambition hâte mes pas ,

Et mon riche habit me conseille

D'apprendre à m'incliner bien bas.

Déjà Ton me fait politesse , Déjà l'on m'attend au retour.

Ah ! quel beau j our ! (bis .) Je vais saluer une altesse, Et je porte un habit de cour.

N'ayant point encor d'équipage, Je pars à pied modestement,
Quand de bons vivants, au passage.

M'offrent un déjeuner charmant.

J'accepte; mais que l'on se presse, Dis-je à ceux qui me font ce tour.

Ah ! quel beau jour î (bis.) Messieurs , je vais voir une altesse ; Respectez mon habit de cour.

Le déjeuner fait , je m'esquive ; Mais l'un de nos anciens amis Me réclame, et, joyeux convive, A sa noce je suis admis.

Nombreux flacons, chants d'alégresse, De notre table font le tour.

Ah! quel beau jour! (bis.) Pourtant j'allais voir une altesse , Et j'ai mis un habit de cour !

Enfin, malgré lui qui mousse, J'en veux venir à mon honneur.

Tout en chancelant je me pousse Jusqu'au palais de monseigneur.

Mais, à la porte où l'on se presse.

Je vois Rose, Rose et l'Amour.

Ah! quel beau jour! (bis.) Rose, qui vaut bien une altesse.

N'exige point d'habit de cour.

Loin du palais où la coquette Vient parfois lorgner la grandeur, Elle m'entraîne à sa chambrette.

Si favorable à notre ardeur.

Près de Rose, je le confesse.

Mon habit me paraît bien lourd.

Ah! quel beau jour! (bis.) Soudain, oubliant son altesse.

J'ai quitté mon habit de cour.

CHANSONS DE BÉRÂNGER. 235

D une ambition vaine et sotte Ainsi le rêve disparaît.

Gaîment je reprends ma marotte, Et m*en retom'ne au cabaret.

Là je m'endors dans une ivresse Qui n'a point de fâcheux retour.

Ah ! quel beau jour ! (bis.) A qui voudra voir son altesse Je donne mon habit de cour.

MOIS DE JUILLET

Air: Ce jour'là sous son ombrage.

Ma mie , ô vous que j'adore , Mais qui vous plaignez toujours
Que mon pays ait encore TROP de part à mes amours !

Si la politique ennuie , Même en frondant les abus ,

Rassurez- vous , ma mie;

Je n'en parlerai plus.

Près de vous , j'en ai mémoire, Donnant prise a mes rivaux ,
Des arts, enfants de la gloire, Je racontais les travaux.

A notre France agrandie Ils prodiguaient leurs tributs.

Rassurez- vous , ma mie;

Je n'en parlerai plus.

CHANSONS DE BÉRANGÈRE. 237

Moi , peureux dont on se raille, Après d amoureux combats ,
J'osais vous parler bataille Et chanter nos fiers soldats.

Par eux la terre asservie Voyait tous ses rois vaincus.

Rassurez-vous , ma mie ;

Je n'en parlerai plus.

Sans me lasser de vos chaînes , J'invoquais la liberté ; Du nom
de Rome et d'Athènes J'effrayais votre gattë.

Quoiqu'au fond je me défie De nos modernes Titus ,

Rassurez-vous , ma mie ;

Je n'en parlerai plus.

La France^ que rien n'égale, Et dont le monde est jaloux, Était
la seule rivale Qui fût à craindre pour vous.

Mais , las ! j'ai pour ma patrie Fait trop de vœux superflus.

Rassurez-vous , ma mie ; Je n'en parlerai plus.

Oui, ma mie, il faut vous croire; Faisons-nous d obscurs
loisirs.

Sans plus songer à la gloire, Dormons au sein des plaisirs.

Sous une ligue ennemie Les Français sont abattus.

Rassurez-vous , ma mie ;

Je n'en parierai plus.

MARGOT

Àia : Car c'est une bouteillè.

Chantons Margot , nos amours , Margot leste et bien tournée,
Que l'on peut baiser toujours, Qui toujours est chiffonnée.

Quoi! Fembrasser? dit un sot.

Oui, c'est l'humeur de Margot.

Moquons-nous de ce Biaise :

Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

D'un lutin c'est tout l'esprit ; C est un cœur de tourtereUe.

Si le matin elle rit.

Le soir elle vous querelle.

Quoi! se fâcher? dit un sot.

Oui, c'est l'humeur de Margot.

Voilà comme on l'apaise :

Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

Le verre en main , voyez-la ; Gomme à table elle babille!

Quel air et quels yeux elle a Quand le Champagne pétille !

Quoi! Tair décent? dit un sot Oui, c est l'humeur de Margot.

Mets ta pudeur à l'aise :

Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

Qu'elle est bien au piano!

Sa voix nous charme et nous touche.

Mais devant un soprano

Elle n'ouvre point la bouche.

Quoi! par pitié? dit un sot..

Oui, c'est l'humeur de Margot.

Ici point d'Albanèse :

Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

L'amour, à point la servant.

Fait pour Margot feu qui flambe ; Mais par elle il est souvent
Traité par-dessous la jambe.

Quoi! par-dessous? dit un sot.

Oui, c'est l'humeur de Margot.

Il faut bien qu'il s y plaise :

^ Viens , Margot, viens , qu'on te baise.

Margot tremble que Thymen De sa main ne se saisisse ; Car
elle tient à sa main , Qui parfois lui rend service.

Quoi! pour broder? dit un sot Oui, c'est l'humeur de Margot.

Que fais-tu sur ta chaise ?

Viens , Margot, viens, qu'on te baise.

Point d'éloges inodkplets , S'écira cette brunette:

A moins de douze couplets, Au diable une chansonnette!

Quoi! douze ou rien? dit un sot.

Oui, c'est l'humeur de Margot.

Nous t'en promettons treize :

Viens , Margot, viens, qu'on te baise.

A MON AMI DÉSAUGIERS

PaésiDEKT DU CAYEAD KODERKE ET DIRECTEUR DU
VAUDEVILLE.

Air de la Gatacoaa.

Bon Desaugiers , mon camarade, .

Mets dans tes poches deux flacons ; Puis rassemble, en vers-
soit rasade , Nos auteurs piquants et féconds.

Ramène-les dans Thumblè asile Où renaît le joyeux refrain.

Eh! va ton train,

Gai boute-en-train !

Mets-nous en train, bien en train, tous en train, Et rends enfin au Vaudeville Ses grelots et son tambourin.

Rends-lui, s'il se peut, le cortège Qu'a la Foire il a fait briller :

L'ombre de Panard te protège ; Vadé semble te conseiller.

Fais-nous apparaître à la file Jusqu'aux enfants de Tabarin,

Eh! va ton train,

Gai boute-en-train!

Mets-nous en train , bien en train , tous en train , Et rends enfin au Vaudeville Ses grelots et son tambourin.

Au lieu de fades épigrammes, Qu'il aiguise un couplet gaillard :

Colle, quoi qu'en disent nos dames , Est un fort honnête égrillard.

La gaudriole, qu'on exile, Doit reflorir sur son terrain.

Eh! va ton train,

Gai boute-en-train !

Mets-nous en train , bien en train , tous en train , Et rends enfin au Vaudeville Ses grelots et son tambourin.

Malgré messieurs de la police.

Le vaudeville est né frondeur :

Des abus fais ton bénéfice ; Force les grands à la pudeur ; Dénonce tout flatteur senile A la gâté du souverain.

Eh! va ton train,

Gai boute-en-train!

Mets-nous en train , bien en train , tous en train , Et rends enfin au Vaudeville Ses grelots et son tambourin.

Sur la scène, où plus à son aise

Avec toi Momus va siéger,

Relève la gaîté française

A la barbe de l'étranger.

La chanson est une arme utile

Qu'on oppose à plus d'un chagrin.

Eh! va ton train,

Gai boute-en-train I Mets-nous en train , bien en train, tous en train , Et rends enfin au Vaudeville Ses grelots et son tambourin. ^

Verse , ami, verse donc à boire;

Que nos chants reprennent leur cours.

Il nous faut consoler la gloire; Il faut rassurer les amours.

Nous cultivons un champ fertile Qui n attend qu'un ciel plus serein.

Eh! ya ton train,

Gai boute-en-train!

Mets-nous en train, bien en train, tous en train, Et rends enfin
au Vaudeville Ses grelots et son tambourin.

g noir i o(ayi»a(oa!jffijeQ i v*iflc<mz ! as<»sOir^tt

MA VOCATION

Air : Attendez-moi sous rorme.

Jeté sur cette boule, Laid, chétif , et souffrant; Étouffñé dans la
foule.

Faute d'être assez grand ; Une plainte touchante De ma
bouche sortit; Le bon Dieu me dit : Chante, Chante, pauvre petit!
(615.)

Le char de l'opulence M'éclabousse en passant ; J'éprouve l'in-
solence Du riche et du puissant; De leur morgue tranchante Rien
ne nous garantit.

Le bon Dieu me dit : Chante, Chante, pauvre petit!

D'une vie incertaine Ayant eu de Teffroi , Je rampe sons la
chaîne Du plus modique emploi.

La liberté m'enchanté, Mais j'ai g^and appétit.

Le bon Dieu me dit : Chante , Chante, pauvre petit!

L'Amour, dans ma détresse.

Daigne me consoler ; Mais avec la jeunesse Je le vois
s'envoler.

Près de beauté touchante Mon cœur en vain pâtit.

Le bon Dieu me dit: Chante, Chante, pauvre petit!

Chanter, ou je m'abuse, Est ma tâche ici-bas.

Tous ceux qu ainsi j amuse Ne in*aimeront-ils pas?

Quand un cercle m enchante , Quand le vin divertit; Le bon
Dieu me dit : Chante , Chante, pauvre petit! (bis,)

COHTENDES DANS CE VOLUME

Notice sur Béranger.

Page v

Sur les Poésies de Béranger.

Préface.

GoDTersation entre mon censeur et moi.

xxviiij

Le Roi d'Yvetot.

fja Bacchante.

Le Sénateur.

L'Académie et le Caveau.

La Gaudriole.

Roger Bontemps.

Parny.

Ma Grand'mère.

Le Mort vivant.

Le Printemps et l'Automne.

ŒJi Mère aveugle.

Le petit Homme gris.

lia bonne Fille.

Ainsi soit-il !

L'Éducation des Demoiselles.

Madame Grégoire.

Charles VII. Page 5a

Mes Gheveax. 54

Les Gueux. 56

Le Coin de rAmitié. 60

L'Age futur. 6a

Le vieux Célibataire. 66

L'Ami Robin. 69

Les Gaulois et les Francs. 78

Frétillon. 77

Un Tour de marotte. 80

La double Ivresse. 84

Voyage au pays de Cocagne. 86

Le commencement du Voyage. 93

La Musique. 94

Les Gourmands. 97

Ma dernière Chanson peut-être. 100

Éloge des Chapons. 103

Le bon Français. 108

La grande Orgie. 112

Le Jour des Morts. 1 18

Requête présentée par les Chiens de qualité. i a i

La Censure. 1a5

Beaucoup d'amour. 1a8

Les Boxeurs. 130

Le troisième Mari. 133

Vieux Habits ! vieux Galons ! 1 37

Le nouveau Diogène. 141

Le Maître d'école. 1^6

Le Célibataire.

Trinquons.

Prière d'un Épicurien.

Les Indélicés de Lisette.

La Chatte.

Adieux de Marie Stuart.

Les Parques.

La Bouteille volée.

Bouquet à une dame âgée de soixante-dix ans.

L'Homme rangé.

Bon Vin et Fillette.

Le Voisin.

le Carillonneur.

La Vieillesse.

Les Billets d'enterrement.

la double Chasse.

Les petits Coups.

Éloge de la Richesse.

La Prisonnière et le Chevalier.

Les Marionnettes.

Le Scandale.

Le Docteur et ses Milades.

A Antoine Arnault.

Le Bedeau.

On s'en fiche !

Jeannette.

Les Romans.

Traité de politique à l'usage de Lise.

L'Opinion de ces Demoiselles. Page

L'Habit de cour.

Plus de politique.

Margot.

A mon ami Désaugiers.

Ma Vocation.

FIN DE LA TABLEi

f

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/chansonspredesdoobrgoog>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.